# André Gide — Jean Loisy : Correspondance (1922-1934)

édition établie, présentée et annotée par PIERRE MASSON

# Introduction

« J'essaie parfois d'imaginer ce que, n'ayant pas connu Gide, je serais maintenant : mais en vain, tant cette robuste pensée a élaboré la mienne, jeune encore et timide. »

Telles furent les premières lignes par lesquelles André Gide put faire la connaissance de Jean Loisy; elles constituaient le début d'une longue étude que ce jeune homme — il avait alors à peine plus de vingt ans — venait de consacrer à l'œuvre de Gide, à la morale qui s'en dégageait, au profit que lui, Jean Loisy, en retirait depuis trois ans de lecture assidue. Il était de cette génération d'après guerre pour qui la découverte des Nourritures terrestres fut un choc, et par qui cette œuvre fut consacrée, avec plus de vingt ans de retard, comme son nouvel évangile.

« J'avais dix-huit ans quand je découvris Les Nourritures terrestres; n'ayant presqu'aucunement vécu, étouffé en même temps que protégé par l'éducation aimante mais molle et impersonnelle de ma famille, [...] faute de savoir à quoi occuper mon temps, je me livrais à la paresse. [...] Infiniment maladroit à vivre, enfermé en un étroit milieu, ivre parfois de ma liberté, je me détachais lentement de tout, sans savoir m'attacher à rien. C'est alors que, six mois de Droit accomplis, je lus, au printemps, Les Nourritures terrestres, après La Porte étroite et L'Immoraliste qui avaient été les deux premiers romans dont j'aie pu me satisfaire. [...] Je

fus d'abord un peu décontenancé, rebuté même par la brutalité de la morale, mais séduit par la précision poétique des descriptions et troublé par le sensualisme de Gide. À la seconde lecture, j'étais tout entier conquis et je savais comment essayer de vivre. »

De telles déclarations, Gide fut sans doute accoutumé à en recevoir, mais quelques années plus tard seulement; au début des années vingt, il devait subir les attaques de Massis, bientôt relayées par celles de Béraud. Il souffrait, avant la guerre, de devoir œuvrer dans l'ignorance — en partie recherchée — du public, en comparaison de l'éclatante consécration de son grand rival, Barrès. Après la guerre, c'est d'abord par le scandale que lui vint la reconnaissance officielle. En 1922, peu avant de publier Corydon et Si le grain ne meurt, il manifestait son intérêt pour des auteurs aussi sulfureux que Dostoïevski et Blake, et le tribunal des bien-pensants ne pouvait pas l'ignorer; 1922, c'est aussi l'année où, pour avoir publié La Garçonne, Victor Margueritte fut sommé de rendre sa Légion d'Honneur... Le problème du rapport de Gide au public est complexe; de la reconnaissance de ses pairs à celle du grand public, il y a le même chemin que celui qui sépare l'édition de luxe d'André Walter et l'affirmation, après la vente de sa bibliothèque en 1925, qu'il ne voulait plus désormais connaître la littérature qu'en des éditions populaires. Mais à l'évolution du marché s'ajoute au moins celle de sa vie affective : après la rupture morale avec Madeleine, marquée par la destruction de sa correspondance, il lui fallait trouver pour son œuvre un autre destinataire idéal, dont Marc fut le prototype, mais qui ne pouvait plus se définir qu'au pluriel. Et en 1922, Gide souffrait de ne pas avoir encore cette garde juvénile pour le protéger du sort de Socrate. Il écrivait à son ami Alibert :

De nouveaux articles plus injurieux, plus haineux encore que celui de Massis, me tombent dessus depuis quelques jours. Mon œuvre entière n'est « qu'une noix creuse où l'on ne trouve, du fruit, que cette poudre noire qu'ont laissée les vers », etc... Il y en a 10 pages comme ça. Et il y en a d'autres (articles) de même farine. [...] On me reproche tout à la fois de vouloir « faire des disciples »! et de n'en pas avoir. Je suis « le vide qui a horreur de la nature », etc. etc... Je n'ouvre plus une revue sans y trouver une rosserie à mon sujet. Je m'attends à ce que les représentations de Saül soient tumultueuses 1...

On peut mesurer, dans ces conditions, ce que pouvait représenter pour Gide le message d'amour et de confiance que lui adressait Jean Loisy, le premier peut-être d'une série de disciples qui ne devait s'allon-

<sup>1.</sup> Gide à Fr.-P. Alibert, 21 février 1922, in *Correspondance* Gide-Alibert, éd. Claude Martin, Lyon: Presses Universitaires de Lyon, 1982, p. 246.

ger que plus tard; et il est révélateur que Gide ait aussitôt fait faire un double de cette étude. Significatif également que, deux mois plus tard, il engage cette recrue dans la bataille de Saul, en lui envoyant une invitation.

À partir de là, Jean Loisy est définitivement acquis à Gide, au sens le plus noble qui soit, celui qui exprime une dette morale par laquelle on se sent lié sans être aucunement aliéné. D'un côté, en effet, il ne cesse d'affirmer à Gide sa reconnaissance pour l'éveil intellectuel qu'il a connu grâce à lui, se désignant comme son « fils spirituel », l'appelant « Maître », trouvant sous sa plume des accents hugoliens pour déclarer, comme Gauvain à Cimourdain dans Quatre-Vingt-Treize: « Vous avez peu à peu créé mon cerveau ». Rien de littéraire cependant dans cet enthousiasme, et même si, en se déclarant disciple, Jean Loisy exprimait bien une vocation d'écrivain vaguement pressentie, la gravité de son ton révèle que pour lui, l'enjeu de cette recréation ne se mesurait pas en termes de carrière, mais en termes de vie.

D'un autre côté, ce style un peu solennel, qui se maintient tout au long de cette correspondance, était peut-être le meilleur moyen de conserver entre Gide et lui une distance, d'empêcher que la filiation devînt une sujétion, de permettre à Nathanaël de s'éloigner du livre où il avait trouvé sa voie. Révélé à lui-même, Jean Loisy n'était en effet nullement résolu à abandonner ses convictions premières, mais bien plutôt à les vivre avec une ferveur renouvelée. Catholique de formation, dans la mouvance du défunt Sillon sur le plan politique, il avait en principe tout pour s'opposer au Gide qui, dans Les Nouvelles Nourritures, n'allait pas tarder à prophétiser l'avènement d'un socialisme païen.

Mais justement, c'est là que se trouve le remarquable de cette relation, dont le mérite revient à égalité aux deux correspondants : ce qui leur servit de dénominateur commun, ce fut une même exigence morale, un même désir d'authenticité dont ils sentaient bien l'un et l'autre, à travers des choix divergents, l'importance.

C'est en fonction de lui qu'on peut comprendre des situations en apparence paradoxales: par exemple, Jean Loisy, à la lecture d'Incidences, expliquant à Gide les difficultés de la France par « l'oubli de Dieu », mais le rassurant, huit ans plus tard, sur la portée de son œuvre, jugée bénéfique pour ce même pays. Ou bien, tout en déplorant discrètement l'évolution de Gide en direction du communisme, l'encourageant à continuer d'écrire: « Quelle que soit la forme de la société prochaine en France et dans le monde, je suis assuré, au contraire, que le charme et l'importance de vos ouvrages ne cesseront de grandir ensemble. » (8 décembre 1932.)

Cette fidélité, non à des idées, mais à une pensée, permettait encore à Jean Loisy d'accueillir avec compréhension Corydon: « Quelle que puisse être la réaction ressentie en présence de votre exposé, si différemment qu'on puisse conclure, je ne crois pas qu'un homme de cœur s'abstienne sans aberration d'intérêt et d'estime à votre égard. Croyez bien en tout cas que mon affection s'est encore accrue une fois le livre fermé. » (2 septembre 1924.) Et l'on conçoit ce qu'un tel accueil pouvait avoir de précieux pour Gide, incompris même de ses plus proches: « Vous êtes de ceux dont je craignais le jugement... Oh! parbleu, je ne demande pas qu'on m'approuve; mais j'ai le droit d'être pris au sérieux. La sympathie vient-elle à s'en mêler, mon cœur fond de reconnaissance... » (5 septembre 1924.)

C'est peut-être cette qualité de leur relation qui incita Gide à faire de Jean Loisy le témoin et le participant d'un de ses actes les plus symboliques, le tri de ses livres en vue de leur vente publique. Pour un émule de Nathanaël, que pouvait-il y avoir de plus édifiant que d'aider Ménalque à jeter ses livres?

En purgatoire se rendirent de nombreux prosateurs ou poètes et des revues. J'ai vu défiler quantité d'adeptes du symbolisme ou du post-symbolisme des années 1880-1910.

En paradis aboutirent, bien sûr, les grands amis, ceux de la NRF notamment : Martin du Gard, Schlumberger, quelques autres.

En enfer, démon très désinvolte et joyeux, il précipita quelques-uns de ceux qui l'avaient de haut condamné et qui le vouaient eux-mêmes à l'Enfer, au « vrai ». Avant tous, Paul Claudel, dont la sévérité fut exemplaire et sans appel; Francis Jammes aussi, parce qu'il s'efforçait puérilement et orgueil-leusement de le « convertir ». [...] Les œuvres de Du Bos furent, au contraire, sauvegardées <sup>2</sup>.

Si ce secrétariat fut de courte durée, c'est que Jean Loisy, de toute façon, tenait trop à son indépendance morale pour songer à dépendre matériellement de quelqu'un qu'il admirait. Il eut recours à la protection de Gide pour trouver du travail; Gallimard n'avait que des tâches bénévoles à lui confier, mais Jouvet, au Théâtre des Champs-Élysées, l'employa profitablement, l'initiant aux questions de publicité dont il devait par la suite faire son métier.

Son premier métier, conviendrait-il de dire, car Jean Loisy était bien décidé à s'en assigner un second, le plus important à ses yeux, celui d'écrivain. Après quelques essais journalistiques infructueux, il se lança simultanément, à partir de 1930, dans la création d'essais et de poèmes,

<sup>2.</sup> Jean Loisy, « Souvenirs et notes sur André Gide », BAAG n° 39, juillet 1978, p. 37.

en attendant d'y ajouter des pièces de théâtre. De son premier roman, nous savons seulement qu'il était placé, par une dédicace chaleureuse, sous la protection de Gide, qui lui fit cependant un accueil mitigé, invoquant surtout un problème de longueur; mais il est possible que ce soit ce texte qui fut publié quelques années plus tard sous le titre Les Enfants des Vainqueurs (Robert Laffont), et qui relate l'expérience de la génération d'après-guerre jusqu'en 1923, c'est-à-dire en gros celle de Jean Loisy jusqu'à sa rencontre avec Gide... Simultanément, il marquait ainsi sa reconnaissance envers son éveilleur, et sa volonté de faire son œuvre à part, en dehors de toute référence gidienne.

En matière de poésie, par exemple, fidèle aux classiques dont Gide lui avait rendu l'amour, il pratiqua une versification dont Gide, dès sa jeunesse symboliste, s'était écarté. Dans ses essais, comme dans son théâtre, l'intention sociale ou humanitaire domine, qui fait de lui, plus qu'un artiste au sens mallarméen, un créateur engagé, soucieux de servir ses semblables plus que d'édifier sa propre statue. Par exemple, il annonçait ainsi à Gide l'envoi d'un conte satirique: « Ce conte, sans aller au fond des questions politiques ou sociales, ne vise qu'à railler certains excès et ridicules qui ont toujours existé, sans doute, mais que le perfectionnement de la technique et la vulgarisation de la politique rendent plus sensibles de nos jours. » (12 avril 1932.)

Plus proche dans les faits d'un Péguy, qu'il évoqua dans une pièce (Le Mystère de Jeanne et de Péguy), ou d'un Romain Rolland, dont il partagea l'enthousiasme pour Gandhi et Tagore, il évoluait sur une scène assez distincte de celle de Gide, et il n'est pas étonnant que ce dernier n'ait pas cherché à commenter l'œuvre d'un disciple aussi dissemblable. L'étonnant est plutôt que, avec de telles différences, ils aient su cependant « s'accointer », et trouver profit à ce commerce, suffisamment pour l'entretenir par de nombreuses rencontres, probablement au delà de la date à laquelle s'interrompt leur échange épistolaire : vivant à quelques centaines de mètres l'un de l'autre, à Paris, ils n'avaient pas besoin de s'écrire pour se retrouver.

Modèle de tolérance et d'ouverture, cette correspondance, éclose en une époque où l'on exigeait de chacun qu'il se choisît un camp et s'opposât à quiconque n'en faisait pas partie, méritait donc d'être connue; que la qualité littéraire s'y ajoute à la qualité d'âme, voilà qui ne la rend que plus précieuse, comme le montre ce passage de Jean Loisy à qui, laissant le dernier mot, nous laissons le soin de caractériser idéalement son amitié avec André Gide: « Si c'est l'une des tristesses du monde que l'éloignement des pensées de ceux qui s'aiment, c'est, en revanche, l'une de ses consolations qu'en dépit de ce trouble, l'amitié ne perde rien et décou-

vre, au contraire, dans une opposition de bonne foi où le meilleur des interlocuteurs apparaît, des raisons nouvelles de s'accroître. » (12 avril 1933.)

La présente correspondance a pu être publiée grâce à l'autorisation de Mme Catherine Gide et de Mme Germaine Loisy-Lafaille; je remercie cette dernière pour m'avoir généreusement fait profiter des documents en sa possession.

Les lettres de Jean Loisy sont déposées à la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet (Paris); celles d'André Gide, en photocopies, au Centre d'Études Gidiennes (Université Lumière, Lyon).

## 1. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Paris, le 2 avril 1922.

Maître,

Je vous prie d'excuser la hardiesse que j'ai de vous faire parvenir quelques notes inspirées par vos œuvres, celle plus grande de vous demander de les bien vouloir lire.

Vous avez modifié ma vie à tel point que je ne puis savoir ce que je serais — si je ne vous avais connu, et je la divise bien nettement en deux parts: avant et après la lecture des Nourritures terrestres; je vous ai admiré; surtout je vous ai aimé; et je crois que vous m'avez épargné des années d'incertitude et d'ennui. Tout mon orgueil d'adolescent — et Dieu sait si les adolescents peuvent être orgueilleux — je l'ai employé depuis deux ans à essayer de vous bien comprendre et de confronter avec la vôtre ma timide pensée. Vous avez dû subir bien souvent les avis de gens qui vous avaient lu avec indifférence; je vous prie humblement de subir maintenant l'avis modeste d'un jeune qui vous a lu avec passion.

L'un de mes plus chers désirs — le plus cher peut-être — depuis que j'ai lu vos ouvrages — est d'apprendre de vous si je ne vous ai pas trop mal compris. Je vous remets ces notes sans ordre, car il y a trop de choses que je ne sais pas pour écrire avec ordre; elles auraient pu être plus complètes: j'eusse aimé parler de Lafcadio, mais je ne connais des Caves que les extraits cités dans l'Anthologie Crès, et de certains ouvrages, mais qu'on ne trouve plus en librairie.

J'ai longtemps hésité à vous communiquer ces pages, dont je ne méconnais pas toute la faiblesse, et d'abord écrites pour moi seul. Mais je me suis contraint, pour obéir à mon vœu le plus profond, à vous révéler cette faiblesse; j'ai voulu être courageux pour enfin vous dire que je me suis efforcé, dès dix-huit ans, d'être celui à qui vous avez désespérément et tendrement parlé: Nathanaël. Vous êtes vraiment pour moi « arrivé à cette heure de nuit » où, devant les livres, je cherchais dans chacun plus

qu'il ne m'avait encore révélé 1.

Je vous prie de me pardonner, vous assure, ô mon maître, de mon éternelle reconnaissance et ose attendre de vous un mot qui me rassurera, car j'ai peur de la nullité de mes remarques.

Jean Loisy

J. Loisy, 25 rue des Envierges, Paris 20e.

Cette lettre accompagnait une longue étude de 24 pages dactylographiées; une copie, établie par Gide, se trouve à la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet, tandis que l'original figure encore dans les archives de Jean Loisy, certains passages étant soulignés en marge, probablement par Gide. Deux paragraphes en particulier retinrent son attention:

« Gide m'aura comblé de bienfaits ; avant de l'aimer, je me désespérais de n'aimer point les auteurs que je lisais. [...] Il m'a enseigné l'amour des Classiques autant par ses pages critiques que par son exemple qui est une évolution heureuse vers le Classicisme. [...] M'être inquiété de l'âme de Gide, c'est ce qui m'a poussé à m'inquiéter aussi de l'âme de Pascal. Après, seulement après le réconfort trouvé, il m'a été possible de voir les Classiques sans perruques et, m'étant approché de Gide qui s'était approché d'eux, de les pouvoir vraiment aimer. »

« Longtemps, je me suis satisfait de penser que Ménalque avait raison (n'est-ce pas Oscar Wilde, ce Ménalque dont Gide parle si souvent ?) que Michel eût gagné à se fortifier encore, que je devais les écouter et les suivre. Puis j'ai réfléchi que la joie de Ménalque était bien peu adoucie de larmes, bien contrainte, et qu'il était peut-être aussi cruellement esclave qu'un non-libéré; que Michel s'était créé une longue souffrance avec de brèves et fortes jouissances, qu'il avait eu des devoirs envers Marceline qui, négligés, lui avaient préparé des remords. Et la question qui, dès lors, ne me quitte plus fut celle-ci : "comment concilier Marceline et la vie ?" »

<sup>1. «</sup> Nathanaël, [...] Je voudrais arriver à cette heure de nuit où tu auras successivement ouvert puis fermé bien des livres cherchant dans chacun d'eux plus qu'il ne t'avait encore révélé. » (Les Nourritures terrestres, Livre I, in Romans, récits et soties..., « Bibl. de la Pléiade », 1958, p. 157.)

## 2. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

9 Avril [19]22.

Cher Monsieur,

Votre exquise lettre, et les pages qui l'accompagnent me touchent plus que je ne puis vous dire. Ce petit livre des *Nourritures* a longtemps attendu ses lecteurs; 25 ans; de cette longue attente, je goûte enfin la récompense. Elle est plus douce encore d'avoir été si longtemps attendue. N'est-ce pas que vous sentez bien qu'en l'écrivant, c'est à vous que je m'adressais...?

J'ai lu votre commentaire avec une attention très vive. Vous y faites preuve d'une pénétration sungulière. Plus d'un passage est bien près d'être excellent. Il me plaît en particulier de vous avoir redonné le goût des classiques; je sais bien qu'on ne peut m'aimer sans les aimer aussi; je voudrais pouvoir oser dire qu'on ne peut les aimer sans m'aimer.

Oui, vous précisez bien le problème, la tragique question : « Comment concilier Marceline et la vie ? » C'est dans l'abnégation seulement que nous pouvons trouver la réponse, et dans la compréhension intime de la parole du Christ : « Qui veut sauver sa vie la perdra ; qui la donnera la rendra vraiment vivante. »

J'ai fait dactylographier vos pages, désireux d'en garder l'original, si vous me le permettez.

Je gardais pour vous depuis longtemps un exemplaire de la première édition des *Caves*, et vous l'enverrais aussitôt si j'étais sûr d'avoir bien lu votre nom. Qu'un mot de vous me dise s'il est bien tel que je l'inscris sur l'enveloppe de cette lettre.

André Gide.

# 3. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Paris, le 12 avril [19]22.

Maître.

Je reçois à l'instant votre lettre indulgente et mes pauvres notes que je vous remercie d'avoir bien voulu garder et d'avoir pris la peine de les faire dactylographier. Mon nom est en effet celui que vous avez écrit; je vous demande pardon de l'avoir mal écrit — et je crains que vous n'ayez eu de la peine pour lire mes pages. Écrire bien est presque pour moi un supplice; je vous demande pardon de vous en avoir peut-être infligé un.

Je n'espérais pas recevoir si promptement des lignes si bonnes ; croyez bien que votre lettre m'a fait un bien immense et que ce sera pour moi un vif encouragement que de recevoir de vous un exemplaire des Caves.

J'ai souffert durant toutes mes années d'études de ne point connaître de professeur qui aurait su plus encore m'éduquer que m'instruire et dont j'aurais pu être le disciple. Il m'a semblé, lisant votre lettre, que j'en avais rencontré un; recevoir les leçons de quelqu'un, je n'ai cessé, toute mon adolescence, de rêver cela; pouvoir appuyer sur une pensée la mienne; être corrigé; savoir que le développement de mon cerveau n'intéressera pas que moi, rêve qui persiste! Longtemps, j'ai cherché en vain cette assurance. Soyez remercié, comme d'avoir été le premier homme m'ayant écrit — il y a vingt-cinq ans — d'avoir été le premier m'ayant parlé — aujourd'hui.

C'est par abnégation, dites-vous, que l'on peut consentir à ne pas vivre seulement pour soi ; sans doute, mais il est un âge où cette vertu est d'un bien difficile usage et où ne pas se préférer à tout me semble une bien terrible renonciation. « Qui veut sauver sa vie... », mais il s'agit de se pouvoir imaginer qu'en effet on la sauve : il y a un certain désir sauvage qui emporte tout ; il est un âge où il faut beaucoup de contrainte pour admettre cette parole du Christ, à moins de l'admettre religieusement en même temps que moralement.

Je vous remercie, maître, d'avoir rendu ainsi ma vie pathétique, de m'avoir répondu avec bonté et vous prie de croire à mon sincère amour. (J'ai en vain cherché un autre mot pour exprimer mon sentiment, notre langue n'en a point.)

Jean Loisy

Après cette lettre, Gide procéda à l'envoi annoncé: dans la bibliothèque de Jean Loisy figurent encore les deux volumes des Caves du Vatican dans leur édition anonyme de 1914, avec cette dédicace: « À Jean Loisy / que j'ai longtemps attendu / André Gide ».

Depuis la réouverture du Vieux-Colombier en 1920, Gide attendait avec une impatience croissante que Copeau monte son Saül, afin de « se faire reconnaître comme auteur dramatique, s'assurer une plus grande notoriété auprès d'un public plus large ». (Jean Claude, André Gide et le Théâtre, t. I, Gallimard, 1992, p.106, ). Saül fut représenté du 16 juin au 8 juillet.

## 4. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

7 juin [19]22.

Cher Monsieur,

Êtes-vous encore à Paris ? S'il vous plaisait d'assister à la R. générale de Saül je serais de mon côté très heureux de vous sentir dans la salle... Un mot de vous.

Bien cordialement.

André Gide.

Jean Loisy accepta cette offre: dans sa correspondance se trouve conservé le billet d'invitation à la répétition générale de Saül, le vendredi 16 juin à 14 h, au Vieux Colombier.

### 5. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Paris, le 17 juin 1922.

Maître,

Je dois bien vous avouer qu'en allant hier au Vieux Colombier, j'étais fort craintif; je ne croyais pas à une très grande valeur de *Saül*, estimant sans doute qu'en assez d'autres genres vous aviez su accomplir de belles œuvres et qu'au théâtre vous pouviez vous permettre une certaine infériorité.

C'est — au théâtre aussi — de vous que devront apprendre les prochains auteurs dramatiques; avec Saül l'art dramatique redevient vraiment un art, ce qu'il n'était plus depuis longtemps. Hors Saül, quelle pièce depuis tant et tant d'années a su être poétique? (peut-être dans un autre genre Le Cocu magnifique de Crommelynck).

J'aurais voulu vous écrire longuement, mais la proximité d'un ridicule examen de droit fort mal préparé m'abrutit; je me borne donc à vous présenter mes humbles compliments, à vous remercier de la forte joie que vous m'avez donnée hier; je n'ai que le seul regret d'avoir écouté Saūl parmi un stupide public et non le soir où, m'a-t-on dit, un autre public a su passionnément vous acclamer.

Me permettez-vous, d'autre part, d'exprimer un vœu? Que soit réédité prochainement Amyntas<sup>2</sup> dont ceux qui ne possèdent pas l'ancienne

<sup>2.</sup> Amyntas: publié d'abord en fragments dans diverses revues, ce texte fut publié intégralement en 1906 au Mercure de France, avant d'être repris par Galli-

édition ne peuvent connaître que les extraits publiés par l'Anthologie <sup>3</sup>. Vous devez à ceux qui vous aiment de faire connaître entier l'ouvrage dont — fragmenté — ils ont pourtant adoré la beauté incomparable.

Croyez, mon Maître, à mon admiration reconnaissante.

Jean Loisy

## 6. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Paris, le 28 juin 1922.

Maître,

Excusez la hardiesse que j'ai aujourd'hui vous demandant de bien vouloir que je vous voie, vous entende, vous parle. Avant de me mettre à vivre vraiment, de bizarres études terminées, je voudrais avoir de vous quelques conseils.

Je suis comme votre fils spirituel qui vous appelle, fils indigne sans doute, mais auquel pourtant votre pensée s'est imposée en exemple.

Vous avez peu à peu créé mon cerveau ; ce qu'il y a dedans, peut-être le comprendrez-vous mieux que moi. Les seuls conseils que je voudrais suivre sont ceux que vous me donnerez — et j'ai grand besoin de conseils.

Consentez, mon maître, à me voir si vous êtes encore à Paris et si vous disposez d'un peu de temps; ce jour-là vous accomplirez une très bonne action et dont je ne cesserai de vous être reconnaissant.

Votre très humble fils

Jean Loisy.

Gide est à Porquerolles depuis la fin juin, en compagnie de Martin du Gard, de la Petite Dame et de sa fille; ils se rendent ensuite à Hyères à la mi-juillet.

mard en 1925. Gide dut se souvenir de ce souhait, car un exemplaire de cette réédition a été conservé par Jean Loisy, avec la dédicace : « À Jean Loisy / bien affectueusement / André Gide ».

<sup>3. «</sup> Anthologie » : deux recueils de morceaux choisis de l'œuvre de Gide étaient parus en 1921, l'un à la NRF, l'autre chez Crès ; il s'agit ici du second (André Gide, « Bibliothèque de l'Adolescence »).

## 7. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

Porquerolles, 1<sup>er</sup> juillet [1922].

Je déplore de n'être plus à Paris. J'aurais eu plaisir à vous voir. Mais j'étais trop surmené pour causer avec vous comme il eût fallu. Même encore aujourd'hui je suis trop fatigué pour vous écrire. — Je vous retrouverai, n'est-ce pas...

À défaut de causer, pourquoi ne m'écririez-vous pas ? (Nouvelle Revue Française, 3 rue de Grenelle — d'où l'on ferait suivre.)

Croyez-moi bien attentivement

André Gide.

## 8. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Paris, le 10 juillet [19]22.

Maître,

Excusez-moi de n'avoir pas plus tôt répondu à votre carte. J'attendais, pour le faire, d'avoir revu Saūl. Vendredi soir votre pièce m'a paru plus belle encore qu'à la générale où la présence d'un ridicule public rendait parfois difficile l'audition 4; vendredi une salle très attentive a paru vous comprendre et vous goûter. Deux fois donc j'ai été ému comme au théâtre je ne l'avais pas encore été; il me semblait un peu vous entendre lorsque parlait Saül; et quand des voix délicieuses de femmes lui transmirent les invitations charmantes de ses désirs, je crus que c'était à moi que le plus profond de vous-même s'adressait. S'il vous est doux de savoir que c'est par vous qu'ont été amenées les premières larmes aux yeux d'un jeune homme, soyez heureux: en écoutant Saül les larmes de tendresse— en m'imaginant que vous étiez près de moi, un jour d'ennui, les larmes de désespoir et de consolation.

J'espère que votre séjour en Provence promptement fera disparaître votre fatigue; je vous suis bien reconnaissant de m'avoir pourtant répondu; mais mes lettres ne sont-elles pas importunes?

Vous écrire? J'ai à la fois trop et trop peu à vous dire; car il me faudrait écrire bien longuement pour vous apprendre tout ce que je voudrais

<sup>4. «</sup> À la répétition générale de la presse, [Léautaud] était entouré de grincheux qui faisaient des réflexions stupides. » (Les Cahiers de la Petite Dame, t. I, Gallimard, 1973, p. 133.)

vous faire savoir de ma pauvre individualité; — et de tout cela, rien ne serait fort intéressant, ma vie s'étant déroulée sans événements, sans que rien de brusque m'informât jamais de façon décisive sur moi-même.

Mes parents, sans richesse, ont cependant voulu m'envoyer au Lycée. J'v ai fait des études incomplètes plus, peut-être, par la faute des actuels programmes que par la mienne, peut-être aussi parce que la plupart des professeurs ne savent guère utiliser les facultés d'enthousiasme de leurs élèves. Ayant étudié le latin, l'allemand et le grec, je ne puis lire ni Virgile, ni Platon, ni Goethe. Dans les classes inférieures très attentif, peu à peu je devins indiscipliné, rétif ; et le baccalauréat passé, ce que je souhaitais surtout, c'était la liberté : pour l'avoir je me suis inscrit à la Faculté de Droit. Là, durant trois années, chaque année j'ai travaillé un mois pour préparer l'examen; cette année j'ai eu toutes les peines du monde à m'intéresser à mes études et n'ai pu obtenir une licence, que je vais essayer de préparer de nouveau pour octobre. Le Droit m'ennuie ; il y a deux ans, et l'an dernier, j'ai essayé de suivre quelques cours de philosophie, d'histoire et de littérature à la Sorbonne; l'effrayante sécheresse de l'enseignement qu'on y distribuait m'en a vite détourné — et je n'ai pu me résoudre à travailler seul. Pendant ce temps, j'apprenais à vous connaître : la lecture de vos œuvres était mon occupation principale et, grâce à vous, j'ai essayé de vivre. Sans vous, je serais seul sur la terre.

Maintenant, je sens nettement finie mon adolescence qui aura été longue, comme avait été longue mon enfance. L'hiver prochain, je devrai travailler et le voudrai d'ailleurs. Mais que faire? La pauvreté de mes parents ne me permet pas d'escompter les seules études désintéressées, les voyages; il me faudra rechercher un travail qui me procure de l'argent, car d'échapper à la société, de vivre en vagabond, je ne me sens ni la force, ni le courage, ni peut-être, au fond, le désir. Je ne puis songer à une carrière absorbante qui m'éloignerait de l'art et de la vie — et me condamnerait sans doute au suicide; je voudrais échapper à l'horreur du bureau administratif ou commercial. Que reste-t-il? Quel moyen de subsister s'offre à moi qui ne me contraindra pas à vivre en forçat ou à souhaiter mourir, sinon à mourir?

Je vous ai exposé la brutale question matérielle; quant aux questions morales peut-être serait-il trop long, trop difficile et trop ennuyeux pour vous d'en parler; et puis, hélas, elles sont soumises à la première; celle qui devrait être la plus négligeable est la plus importante. Les émois de mon âme dépendent de la situation de mon portefeuille.

Excusez-moi de vous avoir entretenu si longuement de choses si banales; je ne l'ai fait que poussé par un pénible désarroi et parce que j'ai pu déjà apprécier votre extrême indulgence. Je ne sais à qui parler, même de ces vulgarités, sinon à vous mon maître bien aimé

Jean Loisy

# 9. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

La Bastide Franco Brignoles Var Mercredi [19 juillet 1922]

Votre lettre me fait regretter plus encore de n'avoir pu vous voir avant mon départ de Paris. Je voudrais vous conseiller, vous aider, ne pas décevoir votre appel mais, malgré tout ce que vous m'écrivez, quelques minutes de conversation m'en eussent appris sur vous davantage. Resterezvous à Paris cet été? Si j'y repassais, aurais-je chance de vous y voir? Nous examinerions votre situation matérielle, car ce que vous m'en dites m'inquiète — mais, sans vous connaître mieux, que vous proposer? que chercher? Je connais malheureusement fort peu de monde — du moins de ceux qui sont en mesure d'aider — et manque terriblement d'entregent; j'ai su m'en passer pour moi-même, mais en souffre quand il s'agit d'épauler autrui. De sorte que je doute si je pourrai vous être de grand secours. Tout ceci soit dit pour que vous ne vous reposiez pas trop sur ce que je pourrai faire — car, au surplus, je ne serai probablement pas à Paris l'hiver prochain.

Je laisse ainsi ma lettre s'emplir de considérations bien peu exaltantes; mais peut-être serez-vous encore bien plus déçu lorsque vous me rencontrerez: je mets le meilleur de moi dans mes livres et suis très malhabile à parler.

Vendredi.

J'ai laissé ma lettre inachevée — je la reprends sans espoir de l'achever davantage. Je retourne dans ma tête quelque proposition à vous faire pour l'hiver prochain... mais je ne puis lui donner contour tant que je n'ai pu vous voir et causer avec vous.

Croyez à ma sympathie bien attentive

André Gide.

## 10. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Paris, le 25 juillet [19]22

Maître,

Je vous remercie de la sollicitude avec laquelle vous vous occupez de moi; je comprends bien qu'il vous serait en effet fort difficile, ne me connaissant pas, de m'indiquer quelle voie suivre de préférence; — je comprends moins bien que vous puissiez craindre quelque déception de ma part lorsque nous nous verrons; vous n'êtes pas, je pense, vieillard grincheux ou affreux dogmatique. Et puis, il me semble que je vous connais déjà un peu; mon cœur ne peut à ce point se tromper. Vous-même pourriez-vous craindre une déception si l'on vous annonçait une prochaine entrevue avec Racine ou Pascal? Comment donc pourrais-je être déçu? Vous, peut-être, si toutefois vous avez imaginé quelque radieux adolescent; si je suis tel que je suis, c'est seulement parce que je ne suis pas mon propre créateur; pour amender un aussi mauvais sujet, je fais du moins ce que je puis; mon plus grand espoir est que vous m'y aiderez.

Vers le huit août, je dois partir dans le Dauphiné; mais, pour vous rencontrer à Paris, je puis retarder mon départ — ou hâter mon retour, une fois là-bas. À n'importe quelle date, je serai très heureux d'être loin des champs, si cet éloignement me doit approcher de vous. Je suis donc absolument à vos ordres et vous prie de croire à ma bien sincère reconnaissance.

Jean Loisy.

# 11. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

1<sup>er</sup> août [1922].

Cher Jean Loisy,

Non hélas, il ne me sera pas possible de vous rencontrer à Paris avant le 8 août. Ne retardez donc pas pour moi votre départ. Différons, et espérons tout de même.

Bien affectueusement

André Gide.

Après l'été dans le midi, Gide n'est repassé que très fugitivement à Paris; il n'y revient ensuite qu'à la mi-novembre, pour une dizaine de jours.

## 12. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

Vendredi [17 novembre 1922].

Mon cher Jean Loisy,

Non certes je ne vous ai pas oublié! À Paris pour quelques jours je pensais bien vous faire signe... Viendrez-vous sonner à la porte de la Villa, demain samedi, vers 10 h si vous êtes libre — ou lundi? — Je n'ai pu parler encore à Gallimard. Nous recauserons de tout cela.

À bientôt et tout cordialement

André Gide.

### 13. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

Paris, le 20 novembre [19]22.

Maître,

C'est le vendredi de 4 à 6 heures que M. Rivière reçoit à la NRF. J'irai donc vendredi prochain et vous écrirai aussitôt pour vous informer du résultat de cette entrevue. Croyez bien que je ferai de mon mieux si M. Rivière veut bien me confier quelque petit travail.

J'ai été bien touché de la bonté de votre accueil ; sans doute ma gaucherie vous a-t-elle dissimulé ma reconnaissance. Si nous devons nous revoir bientôt — ce que je souhaite ardemment, peut-être moins ému saurai-je mieux vous faire comprendre la joie que des mois je ressens de subir votre influence. J'aimerais tant ne pas vous paraître indigne d'aimer votre pensée.

Je suis déjà heureux de vous avoir vu absolument tel que je vous imaginais — et si bon.

Bien respectueusement

Jean Loisy

# 14. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

Le 23 novembre 1922.

Cher Monsieur,

Excusez cette dactylographie, voici le résultat de mes démarches. Jacques Rivière vous attend vendredi. Je l'ai mis à peu près au courant et je pense qu'il pourra vous donner un bon conseil. Monsieur Gallimard vous attend également. Je vous engage même à aller voir celui-ci d'abord, avant l'heure de réception de Monsieur Rivière; il n'est pas très

probable, mais pourtant il n'est pas impossible, qu'il trouve à vous employer. Il attend votre visite.

Rien à espérer du côté du Vieux-Colombier; mais j'ai parlé de vous à Jouvet qui est maintenant administrateur des trois théâtres des Champs-Élysées. De ce côté également il n'est pas impossible que vous trouviez quelque chose. En tout cas, Monsieur Jouvet s'est montré extrêmement bien disposé et m'a dit que vous n'aviez qu'à venir le trouver de ma part. Mais je vous conseille de ne frapper à sa porte que si vous voyez celle de la Nouvelle Revue Française se fermer. Je fais pour vous bien des vœux, et vous prie de croire à mes sentiments bien affectueux.

André Gide.

#### 15. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Paris, le 24 novembre [19]22.

Maître.

Comme je vous l'avais promis, je vous transmets les résultats de ma visite à la NRF. Monsieur Gallimard m'a dit qu'il ne me pourrait employer que sans rémunération pendant plusieurs mois à des travaux de correction; je lui ai demandé à réfléchir, mais je ne crois pas devoir, ni pouvoir accepter cette proposition qui me laisserait absolument à la charge de mes parents et me prendrait tout mon temps sans m'instruire. D'autre part j'ai vu Monsieur Jacques Rivière qui m'a fort aimablement accueilli et m'a promis de m'essayer d'ici quelque temps pour la rédaction des notes de la NRF; il m'a assuré aussi qu'il me préviendrait au cas où une place, à laquelle je pourrais prétendre, lui serait signalée.

Je vais aller le plus tôt possible trouver Monsieur Jouvet; et s'il ne peut me procurer quelque chose, je serai pourtant heureux de faire la connaissance d'un acteur pour qui j'ai la plus vive admiration.

Je ne saurais trop, maître, vous remercier du bien que vous me faites et m'excuser de l'ennui que je vous donne. Combien j'aurais préféré, riche, ne vous connaître que pour essayer de vous plaire et de me rendre digne de vous. La pauvreté est un mal terrible. Sentez-vous du moins que je vous aime sincèrement et profondément, comme le meilleur des enfants peut aimer le meilleur de ses maîtres? J'ai si peur que vous ne considériez comme intéressée l'affection que je vous témoigne. Si vous disposiez d'un peu de temps avant de quitter Paris, ce serait pour moi la plus grande des joies de vous revoir.

Croyez à ma respectueuse affection

Gide est reparti, fin novembre, pour Cuverville, où il demeure jusqu'à la mi-janvier 1923. À lire sa lettre du 9 janvier, il est visible qu'il répond à une missive de Jean Loisy, sans doute envoyée à l'occasion du nouvel an, qui ne nous est pas parvenue. En revanche, Jean Loisy a conservé une photo de Gide, datée au dos de 1923, et ainsi dédicacée : « Tout amicalement / André Gide ».

## 16. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

9 janvier [19]23. Cuverville par Criquetot l'Esneval Seine Inf<sup>re</sup>

Votre lettre est exquise. Ah! que ne puis-je vous montrer mieux combien mon cœur y est sensible? J'hésite à vous envoyer cette image de moi que vous me demandez si gentiment. Peut-être, ne me connaissant qu'à peine, m'y reconnaîtrez-vous mieux que je ne fais — mais je n'en ai pas d'autres — (du moins ici).

Je viens de passer trois jours à Paris; je m'étais promis de vous revoir; le temps m'a manqué — et surtout je me sentais si fatigué que j'ai craint de vous décevoir. Pour un peu cette crainte me retiendrait de vous écrire — et de réaliser, s'il se pouvait, ce vœu que je vous exprimais. Je crains que vous ne vous fassiez de moi une image par trop flatteuse, à laquelle j'aurais bien du mal à ressembler — du moins sans cesse. Et pourtant, devant retraverser Paris prochainement, peut-être que je vous ferai signe — si toutefois je ne suis pas trop supprimé. Mais j'ai trop travaillé ces temps derniers; pour un temps, je ne vaux plus rien et me cache. Je suis sujet à ces fatigues de tête, qui ne cèdent qu'au long repos dans la solitude. En un pareil moment votre lettre si affectueuse m'a été d'un indicible réconfort. Au revoir.

André Gide.

# 17. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Paris, le 16 janvier [19]23.

Maître.

J'ai bien reçu votre lettre si aimable et le portrait que vous avez eu la bonté d'y joindre. Croyez à ma bien vive et bien émue reconnaissance. Ce que vous me dites de votre santé m'inquiète; j'espère que du moins vous ne la négligez pas et faites tout votre possible pour vous guérir promptement; je vous le souhaite de tout cœur.

Si vous venez à Paris et disposez d'un peu de temps, appelez-moi — à moins que cette visite ne vous dérange. C'est toujours moi — et non vous — qui, à l'issue d'une rencontre, aurai à m'excuser. J'aime être auprès de vous ; si parler vous fatigue ou vous ennuie, je serai pourtant heureux de vous voir. Est-il rien de plus doux que le silence à côté des êtres qu'on aime ?

Je suis heureux que vous m'accueilliez si affectueusement.

Avec mes vœux de santé meilleure, croyez à mon dévouement et à ma reconnaissance.

Jean Loisy.

## 18. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Paris, le 9 février [19]23.

Maître,

J'espère que votre santé, grâce au repos et à la campagne, s'est améliorée et qu'il vous sera possible de venir au Vieux-Colombier faire les conférences annoncées. J'ai pu me rendre compte que pour beaucoup elles sont sincèrement attendues avec la plus grande impatience — et que ce serait une vive désillusion si vous ne parliez pas — d'autant que je crois le sujet choisi un de ceux qu'il importe le plus de discuter et d'éclaircir. Je suis parmi ceux qui attendent; ce que j'ai pu lire de vos conférences sur Dostoïevsky a encore augmenté mon désir de vous entendre.

Si vous veniez à Paris et disposiez d'un peu de temps, consentiriezvous à me voir ? Peut-être ne serait-ce pas tout à fait perdre ce temps si vos conseils et la simple joie de vous voir m'aident à trouver la voie qui est la mienne.

Quoi qu'il en soit, croyez bien que je fais des vœux pour votre total rétablissement et que mon affection ne cesse de s'augmenter par la bonté que vous avez pour moi.

Croyez, maître, à ma bien vive reconnaissance et pardonnez-moi d'être aussi souvent importun.

Jean Loisy.

Gide devait en effet donner six leçons sur « l'art du roman » à l'École du Vieux-Colombier, dont Jules Romains était alors le directeur, les 21,

23, 28 février et les 2, 7 et 9 mars. Mais dès décembre 1922, il avait averti Copeau qu'il ne serait pas disponible : il est en effet requis par les préparatifs de la naissance de sa fille. Il est ainsi à Rapallo de la fin janvier à la fin février, en compagnie d'Élisabeth van Rysselberghe, puis à Annecy jusqu'au 6 mars.

L'annonce de cette annulation avait été omise, et, le 17 février, Gide s'était plaint à Copeau que ses leçons soient toujours mentionnées sur les programmes du Vieux-Colombier (voir Correspondance Gide-Copeau, t. II, Gallimard, 1988, p. 239).

## 19. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

Annecy, 2 mars [1923].

Mon cher Jean Loisy,

Ces conférences que je devais faire au Vieux Colombier ont continué d'être annoncées, pour la plus grande duperie du public, malgré toutes les indications que j'ai données à Copeau, à Romains et à Rivière. Je suis désolé d'avoir trompé l'attente de certains (dont vous êtes) mais il ne m'a pas été possible de me dégager de ce qui me retenait à Gênes, au moment où j'aurais dû être à Paris. J'aurais eu plaisir à vous revoir, car croyez bien que je ne vous oublie pas. À présent je suis à Annecy, sous la pluie, presque sous la neige; je m'efforce au travail, mais par ce froid toutes mes pensées se recroquevillent. Au revoir. Croyez-moi bien affectueusement votre

André Gide.

# 20. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Paris, le 9 mars [19]23.

Maître,

Je suis bien heureux de la sympathie que vous me témoignez en m'adressant de vos nouvelles; cela me console un peu de ne vous avoir entendu au Vieux-Colombier et de ne vous avoir pas rencontré à Paris; j'espère que les voyages ont amélioré votre santé et que vous vous portez maintenant tout à fait bien.

Je ne sais si je dois espérer vous revoir avant longtemps, même s'il vous devient possible de me convoquer. Vers le quinze mai prochain je dois en effet partir pour l'accomplissement de mon service militaire; le très mauvais état de mes yeux m'a fait affecter dans l'auxiliaire. Je vais

solliciter d'être envoyé dans l'Afrique du Nord, de façon à profiter le mieux possible du temps où je serai soldat; mais je crains bien, n'étant guère protégé, qu'on ne tienne pas compte de mon désir et qu'il ne me soit permis de voir ainsi un peu d'un pays que vous avez, je crois, beaucoup aimé.

Voilà pour les occupations militaires. Quant aux civiles, je n'ai pas encore obtenu de grands résultats au Gaulois où j'espérais pouvoir faire passer de temps à autre d'insignifiants articles : ou bien, me dit-on, ma prose manque de légèreté — ou bien mes propos d'actualité arrivent trop tard ; j'ai commencé, d'autre part, à rédiger des histoires érotiques pour une revue licencieuse. Le journalisme fait vraiment accomplir de curieux travaux ; et c'est pourtant, je crois, la voie qu'il me faudra suivre, la seule qui me laissera une part de la liberté nécessaire pour vivre en honnête homme.

Excusez-moi, maître, de vous occuper ainsi de moi et de mes banales occupations : c'est la bonté de votre accueil qui vous vaut d'être ennuyé de cette façon.

J'ai grand espoir que peut-être vous retraverserez Paris avant que j'aie quitté la ville — et que vous voudrez bien m'appeler.

Croyez, maître, à mon entier dévouement, à ma vive reconnaisance, à mon affectueux respect.

Jean Loisy.

D'Annecy, Gide est retourné à Cuverville. Il ne repasse ensuite par Paris que pour quelques jours, avant de se rendre au Maroc en compagnie de Paul Desjardins à l'invitation de Lyautey. Il visite Casablanca, Rabat, Meknès, et revient à Paris le 21 avril.

# 21. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

Mercredi [C.P. 21 mars 1923]. 18bis, Av. des Sycomores Villa Montmorency

Je suis à Paris pour 3 jours. Voudrais bien vous voir. Vous est-il possible de sonner à la Villa (j'espère que les sonnettes marchent encore ?!) demain ou après-demain dès *9h moins le quart*, ou bien, à cette même heure, un coup de téléphone Auteuil 04 55 pour prendre rendez-vous.

(Un peu de patience si je ne réponds pas au premier appel — je suis tout seul dans la Villa).

Bien affectueusement

André Gide.

De son côté Jean Loisy, recommandé à Jouvet par Gide, trouve enfin un emploi rémunérateur : « C'est aux "Champs-Élysées" que je passai de la vie étudiante à la vie active. J'y rencontrai Georges Charensol, Louis Aragon, René Bruyez et Léonard, le régisseur de Pitoëff qui travailla plus tard chez Barrault. Il n'y eut jamais, me semble-t-il, pareille "Maison de la Culture" à Paris. » (Jean Loisy, « Souvenirs et Notes... » déjà cités, BAAG n° 39, p.35).

### 22. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Paris, le 22 mars [19]23.

Maître,

Je vous adresse les renseignements que vous avez bien voulu me demander. Je ne saurais trop vous remercier de votre obligeance; militaire, comme civil, je vous aurai de grandes obligations.

J'ai été convoqué aux Champs-Élysées en un moment où je désespérais de pouvoir gagner un peu d'argent avant de partir pour l'armée; jusqu'ici je n'ai qu'à me louer de mes collègues et de mon travail qui m'apprendra bien des choses fort utiles. M. Breitenstein <sup>5</sup> dont vous m'avez parlé travaille à la table qui avoisine la mienne; je pense donc ne pas tarder à faire sa connaissance. Quant à M. Jouvet, je voudrais bien faire tout mon possible pour acquérir sa sympathie — que je désire vivement; je lui suis bien reconnaissant d'avoir songé à moi dès qu'une vacance s'est produite.

Croyez que je penserai souvent à vous, tant que vous serez au Maroc; il y a trois ans, déjà je méditais de gagner votre cœur et de vous exprimer

<sup>5.</sup> Henri Breitenstein (1898-1970), fils d'un pasteur genevois comu de Gide, était musicien, auteur de musiques de scène pour Pitoëff. « En 1922, il accompagna à Paris le théâtre Pitoëff, dont il fut le second administrateur. D'abord directeur de la musique des trois salles du Théâtre des Champs-Élysés, il redevint, en janvier 1925, lorsque fut constituée la deuxième compagnie Pitoëff, son administrateur. » (Daniel Durosay, « Le Dossier Sara Breitenstein », BAAG n° 88, octobre 1990, p. 449.)

le mien; il me semble parfois que je vais sûrement à ce but; pardonnez cet orgueil...

Une prière : si vous avez là-bas des loisirs, songez que le moindre mot de vous m'est infiniment précieux.

Je forme bien des vœux pour que ce voyage vous soit le plus possible agréable — et vous assure de ma respectueuse affection.

Jean Loisy.

P. S.: ci-joint qqs renseignements. Si vous le croyez utile, je pourrais vous faire parvenir mon certificat d'ajournement en 1921.

## 23. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

Cuverville [Fin avril 1923].

Vous me direz n'est-ce pas ce qu'il advient de vous et si la démarche que j'ai faite, à Rabat, pour vous faire appeler au Maroc, a eu de bons résultats, ainsi qu'on m'en a donné l'assurance.

Me voici de retour. Je n'ai fait que traverser Paris et le temps m'a manqué pour aller vous serrer la main ainsi que j'aurais voulu le faire.

Bien affectueusement

André Gide.

Gide est revenu à Paris le 21 avril. À Cuverville, il prend connaissance de l'attaque lancée contre lui par Henri Béraud: « Violente attaque (dans Les Nouvelles Littéraires) de Henri Béraud, auteur du Triomphe de l'Obèse — qui ne me pardonne pas ma maigreur. Très divertissant. » (Journal 1889-1939, « Bibl. de la Pléiade », 1948, p. 756). Le 28, il publie dans cette même revue une lettre ouverte à Francis Jammes, destinée à rectifier certaines affirmations que celui-ci avance dans ses Mémoires, à propos de l'origine des relations entre Gide et Claudel.

# 24. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Paris, le 29 avril [19]23.

Maître,

J'ai reçu hier votre carte de Normandie, alors que je me préparais à vous adresser une lettre à la NRF, ne sachant si vous étiez encore au Ma-

roc ou, de nouveau, à Cuverville.

M. de Cenival <sup>6</sup>, conservateur des archives à Rabat, m'a envoyé, il y a quelques jours, une lettre fort aimable, me disant que vous lui aviez parlé de moi — et qu'il serait sans doute facile de me faire appeler là-bas, — et me demandant des détails complémentaires sur ma situation militaire. Je lui ai répondu aussitôt en lui communiquant tout ce que j'ai pu relever sur mes papiers militaires, qui me paraissait susceptible de lui être utile.

Je n'ai pas encore recu d'affectation, mais je pense que cela ne saurait tarder beaucoup et je vais quitter le théâtre des Champs-Élysées samedi prochain. Je vous suis bien reconnaissant de m'y avoir fait entrer; c'est un milieu actif et plaisant. J'ai été content de tous et je crois qu'on n'a pas été trop mécontent de moi. M. Breitenstein qui travaille à côté de moi m'a prié de le rappeler à votre souvenir : c'est un garcon cordial et sympathique avec qui j'aimais causer; quant à celui que vous connaissiez au service des publications et dont vous n'aviez pu retrouver le nom, peutêtre est-ce M. Aragon 7? J'ai été aussi heureux de faire sa connaissance - mais il a quitté le théâtre depuis quelques jours. Je lui avais proposé de faire paraître dans Paris-Journal un bref article à propos de l'interview d'Henri Béraud, mais l'ordre de la direction était, paraît-il de ne blesser en rien M. Béraud qu'on invitera peut-être à entrer dans la maison. J'aurais aimé particulièrement relever certaines phrases de M. Béraud, vous accusant de ne pas travailler assez vite pour gagner votre pain grâce à vos écrits! Il aurait vraiment fallu signaler cela. Je suis contrarié de n'avoir pu faire passer quelques lignes à ce sujet, moins pour prendre part à une lutte qui ne vous intéresse, ni vos vrais amis — que pour vous prouver mon affection.

Vous ne sauriez croire comme je suis heureux d'être entré aux Champs-Élysées grâce à vous et de partir au Maroc grâce à vous. C'est un peu comme si vous m'accompagniez. D'ailleurs votre pensée et votre amour m'ont tellement pénétré que je puis réellement me figurer parfois être près de vous. Pourtant il y a des choses que je voudrais vous entendre dire et vous voir dire, des choses essentielles... Un immense besoin

<sup>6.</sup> Pierre Hallouïn de Cenival (1880-1937), membre du cabinet civil de Lyautey (voir *Correspondance* Gide-Schlumberger, éd. Pascal Mercier et Peter Fawcett, Gallimard, 1993, p. 811).

<sup>7.</sup> Louis Aragon a été temporairement le secrétaire du Théâtre des Champs-Élysées. Il avait fait savoir à Gide que *Paris-Journal* se tenait à sa disposition pour répondre à Béraud; mais de Fez, le 12 avril, Gide lui fit savoir son désir de ne pas riposter. (V. *Correspondance* Gide-Martin du Gard, Gallimard, 1968, t. I, p. 663.)

de vous écouter ; si je ne vous connaissais, que serais-je ?

Votre malentendu avec Francis Jammes m'a beaucoup peiné; j'ai tant aimé Clara d'Ellébeuse...

Croyez, maître, à ma bien affectueuse reconnaissance.

Jean Loisy.

## 25. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Metz, le 28 mai [19]23.

Maître,

Excusez-moi de vous avoir laissé si longtemps sans nouvelles. C'est que j'ai été quelque peu abruti par les premiers jours passés à la caseme. On m'a expédié à Metz où la discipline est très stricte et l'instruction des recrues poussée très rapidement.

En même temps qu'à vous j'écris à M. de Cenival. Il m'a envoyé, il y a quelque temps, à Paris, une lettre que mon père m'a retournée et que je n'ai pas reçue. Je lui demande de bien vouloir m'écrire de nouveau — mais peut-être y a-t-il déjà beaucoup de temps perdu. Je commence à douter de mon envoi au Maroc; ici je crois qu'on lâche difficilement ceux que l'on tient.

Jusqu'ici j'ai été en caserne comme en prison ; impossible d'écrire ou de lire ; mais je vais devenir secrétaire et alors je jouirai sans doute d'un peu plus de liberté.

Vous me causeriez grande joie, maître, en me communiquant de vos nouvelles. Je les espère excellentes et vous prie de croire à mon entier dévouement et à ma respectueuse affection.

Jean Loisy.

Jean Loisy. Chasseur 3e Cie. 8e Bataillon. Metz.

# 26. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

31 mai [19]23.

Mon cher Chasseur,

J'étais passé précisément hier au théâtre pour prendre de vos nouvelles — et votre lettre de ce matin ne vient que confirmer ce que m'a dit Jouvet. Il m'a parlé de vous avec une sympathie véritable et qui m'a touché.

Très important que vous soyez devenu secrétaire. Je voudrais savoir

s'il faut se contenter de cela — ou chercher quand même à vous faire appeler au Maroc? Répondez-moi vite sur ce point.

Bien affectueusement votre

André Gide.

### 27. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Metz, le 2 juin [19]23.

Maître.

Je ne suis déjà plus chasseur. Hier la commission de réforme m'a définitivement libéré du service militaire; je ne me réjouis qu'à demi, car je ne dois cette libération qu'au très mauvais état de mes yeux. De retour à Paris il faudra que je m'occupe sérieusement de sauvegarder ce qui me reste de vue.

Mon rôle de secrétaire n'aura duré que deux jours : le premier j'ai lavé de vieilles culottes et le second couvert des livrets militaires. Je vous remercie de votre grande bonté à mon égard et regrette vivement de vous avoir dérangé — et fait déranger d'autres personnes — pour aller au Maroc.

Je vais m'empresser d'écrire à M. Jouvet pour l'informer de mon retour et lui demander s'il pourra me reprendre aux Champs-Élysées. Je suis heureux de la sympathie qu'il me témoigne et que je mérite un peu—sinon par d'autres titres—du moins par celle que je lui porte.

Je pense regagner Paris la semaine prochaine. Si vous y êtes encore et s'il vous plaît de me rencontrer, appelez-moi.

Croyez, maître, à ma vive et reconnaissante affection.

Jean Loisy.

## 28. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Paris, le 29 juin [19]23.

Maître.

Je viens de recevoir votre *Dostoïevsky*; je suis heureux de pouvoir relire d'un trait ce que j'avais lu par fragments <sup>8</sup> et de retrouver ces pages

<sup>8.</sup> Paru d'abord dans La Revue Hebdomadaire en six livraisons, de janvier à février, le Dostoïevsky de Gide venait d'être imprimé en volume par Plon en juin 1923. L'exemplaire conservé par Jean Loisy porte cette dédicace : « à Jean Loisy / bien affectueusement / André Gide ».

précédées d'une aussi affectueuse dédicace.

Je ne pense pas que vous soyez encore à Paris; je vous écris donc à la NRF; quant à moi, je suis de nouveau dans cette ville; je pensais reprendre mon emploi aux Champs-Élysées, mais M. Hébertot n'a besoin, pour l'été, que d'un personnel très réduit et il me faut attendre jusqu'à octobre. D'ici là je vais essayer de trouver un emploi quelconque, de préférence un préceptorat en province qui me permettrait en travaillant, de passer l'été à la campagne.

Les trois semaines que j'ai passées à Metz m'auront rendu les plus grands services; ce brusque et total changement de vie, cet empêchement de penser pendant un assez long temps ont pu mettre en ordre mon cerveau, mieux que mes précédents efforts continus. Je me suis surtout découvert de l'ignorance et des incapacités; je vous avais annoncé avec beaucoup de gravité et de certitude mon intention d'écrire et de vous communiquer mes essais; voici qu'aux tentatives littéraires je ne me sens guère préparé, mais plutôt aux voyages, aux études, dois-je écrire aux aventures? — et bon seulement à prendre des notes.

Je me désespérais, durant mon adolescence, de ne pouvoir écrire de beaux vers et, il y a peu de temps encore, je préparais des travaux critiques et des fragments de roman. Le seul progrès que j'aie fait depuis lors, c'est de renoncer à cette vanité.

Peut-être ne dois-je pas d'ailleurs condamner trop sévèrement ma suffisance passée; tout d'abord parce que j'en conserve — et pour longtemps — de bons restes, et puis parce qu'elle m'a permis de vous approcher. Eût-il en effet suffi de ma bonne volonté et de mon amour pour me donner la hardiesse de vous écrire? Je ne crois pas; avec ces seules qualités, la timidité m'eût rongé, me rongerait encore, et je ne vous aurais rien dit. Mais la vanité s'en étant mêlée, j'ai accordé une certaine importance aux notes que j'avais pu prendre à votre sujet et c'est à ce vice intellectuel que je dois de vous avoir fait connaître ma si vive affection et d'avoir reçu de vous un grand réconfort.

J'ai dû vous produire une assez bizarre impression; je ne vous dis pas cela pour m'excuser de n'avoir pas brillé devant vous — mais seulement parce que j'ai peur que vous ayez pu voir dans mes demandes surtout le désir d'être connu de vous; je suis venu à vous parce que je vous aimais et parce que vous lire, à plus forte raison vous voir, vous entendre me rassure. Je vous dis ces choses parce que je crois n'avoir pas été naturel devant vous; je me souviens, comme vous me demandiez à quoi je passais mon temps, de vous avoir répondu: « Je lis » ainsi que j'aurais répondu à un professeur rencontré en vacances; ce que je vous ai pu dire a dû être du genre de cette réponse; alors que je venais à vous, pour vous remer-

cier de m'avoir appris à lire l'Évangile et à aimer les choses de la terre. Vous avez accru et précisé mes inquiétudes; vous m'avez enseigné aussi à soumettre au cœur l'intelligence, à ne lui donner de valeur que si elle sert à l'accroissement de l'amour. Mon séjour à Metz m'a rendu l'inappréciable service de mieux concevoir ma faiblesse — et que, ce que j'ai de meilleur, je le tiens de vous.

Croyez, mon maître, à ma vive reconnaissance et à ma respectueuse affection.

Jean Loisy.

#### 29. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Paris, le 17 septembre [19]23.

Maître.

J'attendais pour vous communiquer de mes nouvelles de savoir si je retournerais aux Champs-Élysées. La chose est décidée depuis deux jours et je vais y travailler à partir de lundi prochain. M. Jouvet s'est montré très aimable et je pense que c'est à ses bons offices que je dois de reprendre ma place. J'espère que mes occupations deviendront de plus en plus intéressantes.

M. de Cenival, à qui vous aviez bien voulu parler de moi lorsque je souhaitais d'aller au Maroc, est venu à Paris au mois d'août. Je lui avais demandé s'il consentirait à me recevoir. Il avait accepté, mais je n'ai pu me rendre chez lui, faute de pouvoir me chausser de façon décente — à la suite d'une légère opération au pied dont je n'avais pas cru devoir être si longuement incommodé. J'ai vivement regretté de ne pouvoir le remercier.

Une fois rétabli, je suis allé passer une quinzaine dans ma famille, en Nivernais. Et maintenant, je suis à Paris, ne faisant pas grand-chose d'autre que des projets pour arranger le mieux possible ma vie, une fois réinstallé aux Champs-Élysées. C'est une manie que j'ai toujours eue et dont je ne suis pas bien débarrassé de dresser des emplois du temps fort précis — et même pour un temps très lointain. J'ai, par contre, perdu l'habitude dont je vous avais entretenu, je crois, de noter chaque jour des réflexions ou des sensations. J'ai l'esprit très vide et très heureux de se reposer. Bien que je sois ignorant, âgé maintenant de vingt-deux ans, mon cerveau est las comme si ma jeunesse avait été toute studieuse. Il est vrai qu'à tort et à travers j'ai dépensé vainement beaucoup de pensée.

Il est probable que vous continuez à voyager et je me demande où

cette lettre vous parviendra <sup>9</sup>. J'ai rêvé — mais ce rêve ne peut être considéré comme un renseignement — que je découvrais à la gare Saint-Lazare d'immenses affiches annonçant que vous feriez bientôt des conférences à Dieppe. Et, sur d'autres plus petites, on ne voyait, partout répétées, que ces mots en lettres énormes : Dieppe, Gide — Dieppe, Gide, etc. Ce rêve ne doit pas avoir grand sens.

J'espère que vous êtes en excellente santé et vous assure, maître, de ma toujours vive et reconnaissante affection.

Jean Loisy.

### 30. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

[C.P.: 12 octobre 1923 <sup>10</sup>.] Cuverville par Criquetot L'Esneval Seine-Inférieure

Que devenez-vous?

André Gide.

# 31. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

[C.P.: 9 janvier 1924.] Cuverville en Caux

Mon cher Jean Loisy,

Ne croyez pas que je vous oublie. Je vais bientôt passer quelques jours à Paris. Votre nom est inscrit sur mon agenda — et j'espère bien vous revoir. Je vous tends la main bien affectueusement.

André Gide.

<sup>9.</sup> Gide bouge en effet beaucoup pendant l'été: en juillet à Saint-Martin-de-Vésubie, puis à Hyères, il est en Corse puis à Pontigny en août, en Tunisie en septembre, ne revenant qu'en octobre à Cuverville et Paris.

<sup>10.</sup> Carte postale.

## 32. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Paris, le 31 mai 1924.

Maître,

J'ai achevé la lecture d'*Incidences* <sup>11</sup> que vous avez eu la bonté de me faire parvenir. C'est avec impatience que j'attendais un volume de vous — et celui-ci ne m'aura qu'à demi calmé puisque j'avais pu lire déjà presque toutes les pages dont il se compose.

Ayant parcouru la table des matières, je dois vous dire que le chapitre auquel je me suis d'abord reporté est celui que vous intitulez L'Avenir de l'Europe. Quelque désir que j'aie pu avoir de retrouver vos impressions de voyage ou vos notes de critique, c'est ce titre politique qui m'a le premier requis. Je vois bien en effet que le plus urgent devoir du jeune homme de notre temps est le devoir civique. Vous écrivez, à propos de la démobilisation de l'intelligence, des lignes fort justes. Hélas, je me demande si les loisirs nécessaires à la création artistique ne vous restent pas, sinon interdits, du moins parcimonieusement mesurés, et si la paix, dans laquelle les Français eussent dû retrouver leurs pensées les plus chères. n'est pas une simple — et dangereuse — trêve qui sollicite leur plus soigneuse vigilance. Je me demande si la France n'est pas sur le point de mourir d'épuisement et de devenir, comme la Grèce, une terre où pleurent des voyageurs; et je ne sais pas d'autre part si le monde pourra se passer de notre pays sans péril. Ce gouvernement me paraît si faible et soumis à une foule si aveugle que je crois nécessaire de consacrer toute l'intelligence de toute l'élite au salut national plutôt qu'à de plus délicieuses occupations. Croyez-vous pas que ce pays est perdu si on n'y ressuscite le bon sens, qualité aujourd'hui exceptionnelle et qui — à certaines époques — y parut si naturelle? Vous semblez espérer une fructueuse collaboration internationale et de nouveaux modes de gouvernement; sans doute il v a un grand appétit de changement en Europe, mais pensez-vous pas que la première tâche serait la renaissance de la nation française minée par la politique, la littérature, la dépopulation et l'oubli de Dieu ? Comment résoudre les autres problèmes si celui-là n'est pas — et bientôt — résolu?

Comme j'aimerais connaître votre avis sur ces questions! Je les sens si pressantes qu'il me semble que vous ne les avez pas laissées sans réponses — et ces réponses ne peuvent manquer d'être précieuses à ceux qui vous aiment et aiment leur pays.

<sup>11.</sup> Incidences a été achevé d'imprimer le 8 avril 1924 aux éditions de la NRF. L'exemplaire de Jean Loisy porte cette dédicace : « à Jean Loisy / en affectueux souvenir ».

D'autre part — et peut-être, par là, reconnaîtrez-vous mieux votre influence — je garde cet appétit de voyages et d'aventures que je tiens des Nourritures lues à dix-huit ans; entre ces tendances — et d'autres — je ne puis choisir, mi-désolé, mi-joyeux de cette perplexité passionnée dont vous avez fait don à plus d'un jeune homme. Et même une pénible aventure, dont les suites influeront sans doute sur ma vie entière, ne m'unifie pas davantage, me laisse aussi désireux de nouvelles aventures et ne me pousse pas à me dégager de cette affaire: je m'y enfonce complaisamment, je cherche en quelque sorte à vivre plusieurs vies à la fois et à les goûter aussi vivement chacune. D'égaux penchants à l'ordre et au désordre, à l'indépendance et aux responsabilités, me rendent jusqu'ici contradictoire et presque aussi peu clair à moi-même qu'aux autres.

Pardonnez-moi pour cette lettre si longue; sans souci de vous importuner, je me suis plu à vous communiquer ces renseignements vagues, mais les seuls que je possède, sur votre affectueux et reconnaissant Jean Loisy.

### 33. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Paris, le 2 septembre 1924.

Maître.

Un trop bref voyage terminé, je m'empresse de vous communiquer de mes nouvelles.

Le seul livre que j'avais emporté à la campagne était votre Corydon <sup>12</sup>. Je l'ai lu et relu avec le plus vif intérêt et en ne cessant d'éprouver à votre égard un profond sentiment de reconnaissance. Depuis trois ou quatre ans déjà je déplorais le manque d'ouvrages de cette sorte ; notre société est ainsi faite que les adolescents — sauf quelques privilégiés — doivent tout y apprendre sans guides, ou avec l'assistance de mauvais guides : morale, science et volupté.

Je ne crois pas que la publication de cet ouvrage puisse, comme vous semblez le craindre, détourner de vous des amis véritables. Quelle que puisse être la réaction ressentie en présence de votre exposé, si différemment qu'on puisse conclure, je ne crois pas qu'un homme de cœur s'abstienne sans aberration d'intérêt et d'estime à votre égard. Croyez bien en tout cas que mon affection s'est encore accrue une fois le livre fermé; je suis heureux que vous ayez légitimé des pensées que j'avais, imprécises, et que je n'osais préciser; grâce à vous, je reconnais une région nou-

<sup>12.</sup> L'édition courante de Corydon a été mise en vente en mai 1924.

velle...

Je suis réinstallé aux Champs-Élysées; malheureusement des bruits fâcheux circulent au sujet de l'exploitation de cette maison et tout ce que je vois le confirme; je crois prudent de chercher d'autre part.

Je vous avais adressé une lettre villa Montmorency, aussitôt reçu l'exemplaire d'*Incidences* que vous avez bien voulu m'envoyer. Je me demande si elle vous est parvenue car vous aviez, je pense, quitté Paris à cette époque.

La plus brève carte de vous me procurera une grande joie ; j'espère que vous êtes en bonne santé et vous prie de me croire votre bien affectueux et fidèle

Jean Loisy.

## 34. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

Chartres, 5 septembre [1924] 13.

Mon cher Jean Loisy

Votre lettre est exquise — comme toutes vos lettres. Vous êtes un de ceux dont je craignait le jugement... Oh! parbleu, je ne demande pas qu'on m'approuve; mais j'ai droit d'être pris au sérieux. La sympathie vient-elle à s'en mêler, mon cœur fond de reconnaissance...

J'ai reçu de votre ami Lefèvre <sup>14</sup> une lettre admirable, qui m'a beaucoup ému, et à laquelle j'aurais dû répondre; mais le tourbillon... Je vous serre la main bien affectueusement.

André Gide.

# 35. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Paris, le 21 décembre 1924.

Maître,

Je m'étais promis de ne vous écrire que le jour où j'aurais une nouvelle importante à vous annoncer ou quelque essai à vous soumettre.

Or mes essais sont encore trop informes pour vous être adressés et,

<sup>13.</sup> Carte postale illustrée représentant un détail de la cathédrale de Chartres (Tobie en voyage).

<sup>14.</sup> Louis-Raymond Lefèvre avait fait paraître, dans Le Radical du 5 décembre 1921, un petit article favorable à Gide, au moment des attaques lancées par Massis (v. Correspondance Gide-Alibert, pp. 231-2 et 321).

d'autre part, je ne sais trop quoi m'empêche d'estimer importants certains graves événements de ma vie dont j'ai été l'auteur ou la victime.

Je vous écris pourtant aujourd'hui — et c'est, j'en suis honteux — pour vous demander un service.

En effet, la situation de la Société Hébertot est assez chancelante ; depuis quelques mois, je m'occupais de l'administration de la revue Le Théâtre et Comædia illustré ; cette revue vient d'être cédée par M. Hébertot et il est peu probable que le nouveau directeur consente à m'utiliser.

Je me permets de penser que peut-être il vous serait possible de me recommander à une ou plusieurs personnes susceptibles de m'employer. Mon séjour aux Champs-Élysées m'a assez bien dégrossi; les questions de publicité ou propagande m'intéressent particulièrement, ainsi que le reportage; comme je ne demande pas d'appointements considérables, je crois pouvoir affirmer que je ne serais pas une mauvaise acquisition.

J'ai déjà pu apprécier votre extrême obligeance à mon égard ; je me permets de solliciter de vous de nouveaux motifs de reconnaissance.

Mon ami Lefèvre que vous avez rencontré récemment m'a dit que vous aviez eu la bonté de vous inquiéter de moi. Croyez bien que ma reconnaissance est vive.

Je n'ose vous demander la faveur d'une entrevue ; pourtant, si, de passage à Paris, vous aviez le temps de me faire signe, quelle joie !

Avec mes excuses et mes remerciements, je vous prie d'agréer, Maître, l'assurance de mon bien affectueux respect et de mon entier dévouement.

Jean Loisy.

Mais, assez brusquement, Gide doit se faire opérer de l'appendicite, le 28 décembre 1924. Durant son séjour à la clinique, il met à profit la disponibilité de Jean Loisy, promu secrétaire, pour servir de messager et de régisseur. Celui-ci se retrouve donc en contact avec la NRF, dont le secrétaire, Jacques Rivière, se débat avec la maladie de sa femme et de ses enfants, sans se douter que c'est lui qui en sera victime. (Le 3 janvier 1925, il écrit à Jean Schlumberger: « Je suis complètement arrêté par les occupations de garde-malade. » Correspondance Rivière-Schlumberger, éd. Jean-Pierre Cap, Lyon: Centre d'Études Gidiennes, 1980, p. 215.)

### 36. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Paris, le 8 janvier 1925.

Maître,

Je ne veux attendre jusqu'à demain pour vous rendre compte de la soirée d'hier.

Monsieur Jean Schlumberger m'a donc très aimablement accompagné chez Monsieur Jacques Rivière qui m'a réservé un excellent accueil; malheureusement sa femme et ses deux enfants sont atteints d'une grippe assez grave et il est quelque peu désorienté; cette maladie de tous les siens l'a empêché de s'occuper de vous comme il eût voulu et, d'autre part, de moi. Il manquait de temps pour m'écrire et me recevoir mais il a paru heureux de l'occasion qui s'est offerte hier, m'a demandé un assez grand nombre de renseignements et assuré que s'il ne lui était pas possible de me prendre à la NRF il s'efforcerait du moins de me mettre en rapports avec des personnes susceptibles de m'employer.

J'ai pensé, d'autre part, que peut-être je pourrais lui soumettre des notes, de brefs articles, des reportages que je me suis amusé à rédiger, en manière d'entraînement. En effet, si je m'estime incapable de construire d'importants ouvrages, je crois pouvoir maintenant être capable de donner de l'intérêt à des travaux de cette sorte. Vous même consentiriez-vous à jeter un coup d'œil sur ces modestes expériences ?

Monsieur Rivière m'a prié de vous faire savoir que les épreuves que vous attendez n'ont pu être encore exécutées, faute de caractères convenables; toutefois on utilisera des caractères de même genre et vous aurez bientôt ce que vous attendez 15.

Lundi dernier votre belle-sœur m'avait prié de vous informer que l'eau répandue dans votre cave était passée dans la cave du voisin, mais que, probablement, il faudrait subir un retour. Je m'excuse d'avoir oublié de vous signaler ce fait. J'ai d'ailleurs une forte tendance à oublier de vous dire ce que je voudrais vous dire; je vous regarde et vous écoute attentivement: une fois sorti de votre chambre, je me rappelle ce qu'il eût fallu dire.

Peut-être oublierai-je même de vous remercier pour l'aide si précieuse que vous m'avez apportée en les présentes circonstances. Vous ne sauriez croire quelle confiance me donne la confiance que vous me témoignez. Je brûle de vous rendre ces services dont vous m'avez fait espérer la demande.

<sup>15.</sup> Peut-être s'agit-il de Caractères, qui, édité « à l'Enseigne de la Porte étroite », a été achevé d'imprimer le 5 février.

En attendant de vous prouver ma reconnaissance autrement que par des mots, je vous prie de me croire votre fidèle et dévoué

Jean Loisy.

P. S. Comme vous me l'avez demandé, je passerai à la clinique demain à 11 h. 1/4.

Sorti de clinique le 10 janvier, Gide s'installe à la Villa Montmorency, avant de se rendre à Cuverville le 23, puis d'aller chercher le soleil à Roquebrune, d'où le rappellera, le 15 février, la mort de Rivière. L'état de santé de celui-ci s'était dégradé dès janvier; le 12 janvier, Jean Schlumberger écrivait à Isabelle Rivière: « Gide vous fait dire que si Jacques a besoin de quelqu'un pour lui faire des couses, démarches, lettres urgentes, etc..., il met à sa disposition son secrétaire, le jeune Loisy. Il vous suffirait de téléphoner à la Villa. » (Correspondance Rivière-Schlumberger, p. 219.)

C'est sans doute dans la deuxième quinzaine de janvier, pendant sa convalescence, que Gide procéda à la sélection des livres de sa bibliothèque qu'il voulait mettre en vente; le 20 janvier, il écrit à Martin du Gard: « Je suis retenu à Paris jusqu'à vendredi, un peu empêtré dans les barbelés de la vie matérielle (Vente de livres, location de villa, oculiste, ministre). » (Correspondance Gide-Martin du Gard, t. I, p. 255.) Jean Loisy participa à l'opération:

« Mon bref secrétariat chez Gide consista surtout dans la préparation de la vente d'une partie de sa bibliothèque pour financer l'expédition au Congo. [...] Il venait d'être opéré de l'appendicite et ne pouvait songer à une gesticulation devant les degrés de sa très haute bibliothèque. [...] Il était installé là, sur un canapé de cuir, me semble-t-il, tandis que j'évoluais parmi les rayons pour trouver les ouvrages dont il me désignait l'emplacement.

» Je lui lançais ou apportais [les livres] et il les répartissait sur le sol en trois sections : paradis, purgatoire, enfer. » (Jean Loisy, « Souvenirs et Notes... », art. cité, p. 36).

Une autre scène date de la même époque, que relate un feuillet inédit des souvenirs de Jean Loisy:

- « Gide était un lecteur incomparable. Il me donna, au temps de mon bref secrétariat, une leçon de lecture. C'était aussi pour me faire connaître, je pense, un certain texte qui le touchait particulièrement.
- » D'abord, il me demanda de lui lire des pages de Hugo. J'étais intimidé. Je ne connaissais pas le texte. Je fus tristement scolaire.

- » Ce n'est pas cela, me dit-il...
- » Et sans transition ou presque, il me lut un passage des *Choses vues* où Hugo raconte un épisode de la vie de Villemain, qui avait été accusé d'homosexualité et se défendait douloureusement. Il donna un extraordinaire relief pathétique à ces lignes magistrales. »

La datation de la lettre suivante est incertaine; toutefois, il n'y a guère qu'à l'année 1925 qu'elle puisse être attribuée; notons qu'en allant à Roquebrune, Gide prévoyait d'en repartir bientôt: déjà, le 28 janvier, de Cuverville, il écrivait à Dorothy Bussy: « De toute manière il me faut être à Paris dans trois semaines [...] pour le catalogue de ma bibliothèque que Champion doit vendre au printemps, rue Drouot. » (Correspondance Gide-Bussy, éd. Jean Lambert, t. II, Gallimard, 1981, p. 18).

## 37. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

8 février [1925].

Mon cher Loisy,

Je rentre à Paris dans quelques jours et serai très heureux de vous revoir — non pas aussitôt, car je vais d'abord devoir faire face à une accumulation de besognes arriérées — mais... le plus tôt possible. Nous reparlerons de ce à quoi votre lettre fait allusion. Ne faites rien d'ici là.

Déjà je vous serre la main bien affectueusement.

André Gide.

Peut-être s'agissait-il de reparler de l'établissement de ce catalogue... La vente eut lieu les 27 et 28 avril. Cette période d'intimité entre les deux hommes dut en tout cas inciter Jean Loisy à s'ouvrir à Gide des problèmes de sa vie privée; c'est d'eux très probablement qu'il est question dans la partie manquante de la lettre suivante, qu'il est cependant facile de dater, grâce à son allusion à la parution des Faux-Monnayeurs dans La NRF, qui avait commencé le 1<sup>er</sup> mars 1925. À la suite d'une brève liaison, Jean Loisy était devenu père; un mariage, suivi d'un divorce presque immédiat, fut pour lui le seul moyen de mettre un terme à cette aventure sans se dérober à ses responsabilités, comme on le voit dans la lettre 40.

## 38. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

[......] vous le devinez, et quelle impatience de découvrir la suite. J'ai l'impression profonde que ce livre nous donnera l'équivalent français du meilleur Dostoïevsky. En outre vous imaginez quels motifs personnels m'attachent aux jeunes personnages de cet ouvrage; à peine sorti de l'adolescence, je retrouve mes amis et moi-même et nos aventures.

Un rêve de l'avant-dernière nuit m'a fait signe, semble-t-il, et exhorté à ne pas différer plus longtemps cette lettre; j'errais seul dans une campagne immense, en plein été, à midi, mais sentant au lieu de l'accablante chaleur une fraîcheur douce; le ciel et la mer étaient confondus ou plutôt la mer n'était qu'un lac au milieu du ciel, et d'un bleu plus profond. Une ville merveilleuse étincelait au flanc d'une colline légère; bien que ne reconnaissant pas la région et ne me renseignant pas, je savais que cette ville était Uzès — que j'aime parce que vous y avez séjourné et parce que je désire vivement parcourir le midi de la France où je ne suis jamais allé.

Obéissant à ce signe, je viens de vous écrire cette lettre; pardonnez m'en la longueur, après le retard. Comme je vous l'avais dit, je pensais vous demander divers conseils au sujet de mes lectures, mais les occupations et le printemps me détournent de la culture intellectuelle; cette demande est donc remise.

Ce que je ne puis remettre c'est l'expression de ma reconnaissance pour le grand service que vous m'avez rendu en me faisant travailler trois semaines près de vous et pour la joie que vous m'avez donnée.

Je me permets d'espérer de bonnes nouvelles de vous et je vous assure de ma vive et profonde affection.

Jean Loisy.

# 39. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

24 mars [1925]. Bastide Franco Brignoles Var

[Mars1925.]

Votre lettre m'émeut profondément, mon cher Loisy. J'étais loin de me douter de ce que vous m'y racontez, et je ne pensais pas que vous fussiez si gravement engagé dans la vie. Oui, je comprends à présent les raisons de votre jaunisse. On l'aurait à moins! Et tout à la fois je vous sais gré de me parler avec tant de confiance, et regrette que vous ne l'ayez pas fait plus tôt, lorsque nous étions encore ensemble. Combien plus encore je souhaite que vous trouviez sans tarder une situation confortable, maintenant que je sais que ce n'est pas seulement votre avenir qu'elle doit assurer.

Votre ami Lefèvre m'écrit que Gallimard a fini par se décider à le prendre. Puissent l'un et l'autre être également satisfaits !

Que vous dire de moi ? Je travaille ; mais je n'avance qu'en tâtonnant et avec quelle lenteur !! Et ces derniers temps des soucis de toute sorte semblent conspirer à me distraire. La vie est terriblement compliquée... vous en savez quelque chose.

Au revoir. Croyez à mon affection bien fidèle.

André Gide.

## 40. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Paris, le 19 mai 1925.

Maître,

Je pense que cette lettre vous rejoindra à Cuverville où je ne l'envoie pas toutefois directement puisque le lieu de votre séjour ne saurait jamais être déterminé de façon précise.

Je ne puis vous annoncer encore que j'ai trouvé une situation satisfaisante; toutefois j'ai pu trouver des travaux de publicité qui seront peut-être l'amorce d'une affaire intéressante; et comme le physique est maintenant capable de soutenir le moral, j'ai lieu d'espérer que la mauvaise période ne tardera pas à finir.

En ce qui concerne ma situation matrimoniale, même amélioration, sans non plus de résolution définitive. En tout cas ma femme — que je n'ai pas revue depuis le mariage — est maintenant en excellente santé ainsi que ma fille, de sorte que le but de la démarche devant le maire se trouve atteint.

Que penserez-vous si je vous demande aujourd'hui de bien vouloir m'avancer non pas toute mais la moitié de la somme que vous m'aviez proposée? Comme vous le savez mes parents qui ont consenti pour moi des sacrifices importants ne sont pas riches et je leur demande le moins d'argent qu'il est possible, de sorte que, ne devant, ce mois encore, toucher qu'une somme insuffisante, la question financière reste pour moi pesante. Vous avez bien voulu me dire que vous me feriez une avance de grand cœur; j'aimerais avoir une occasion de vous prouver que je me dé-

vouerais pour vous de la même manière.

J'ai repris la rédaction des notes que je voudrais vous soumettre avant votre départ pour l'Afrique; vous restez le seul homme à qui je puisse dire certaines choses et dont les paroles répondent exactement aux maladroites questions d'une incertaine pensée. Sur ces pages inhabiles j'aimerais avoir votre avis. Aussi, puisque le temps passe, vous les donnerai-je en désordre et incomplètes. Puis, pendant votre voyage, et si vous les avez jugées dignes d'amélioration, j'essaierai de leur imposer une forme valable et de pousser plus loin ce que je voudrais y dire.

Je serais heureux d'apprendre que les soucis dont vous me parliez sont apaisés, et que votre santé s'améliore promptement.

Avec mes remerciements pour les divers bienfaits dont je vous suis redevable, veuillez agréer, Maître, l'assurance de mon affectueux dévouement.

Jean Loisy.

P. S. Avez-vous eu occasion de lire dans *Comædia* du 17 courant l'amusant article que vous consacre M. Henri de Noussanne <sup>16</sup>? Le plus drôle que j'aie lu sur vous.

Pourtant, Gide est à Paris en ce mois de mai; c'est de là qu'il envoie à Jean Loisy un mandat de six cents francs, au dos duquel il joint ces quelques lignes:

# 41. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

[C.P.: 22 mai 1925.]

En vous serrant la main bien cordialement, j'envoie 6 au lieu de 5, craignant un peu votre discrètion et pensant que, faire un peu plus, est la meilleure marque que l'on fait volontiers. Excusez ce charabia. Rien n'est moins inspirant qu'un bureau de poste.

André Gide.

Puis c'est le voyage de Gide au Congo, de juillet 25 à mai 26 ; le reste de l'année se passe pour lui à Cuverville. À partir de là, leur cor-

<sup>16.</sup> Henri de Noussanne, critique et dramaturge (v. Correspondance Gide-Copeau, t. I, Gallimard, 1987, p. 401).

respondance s'espace un peu; on peut attribuer ce phénomène aux occupations sociales de plus en plus accaparantes pour Gide, Jean Loisy n'étant pas en reste sur le plan professionnel. De plus, Gide, résidant désormais rue Vaneau, était plus accessible, les rencontres purent remplacer les lettres.

Cette relative proximité devint, quelques années plus tard, voisinage, lorsque Jean Loisy vint s'installer rue de Chanaleilles, tout près de la rue Vaneau.

En avril-mai 1927, Gide séjourne en Suisse (Zürich) et en Allemagne (Heidelberg); il est de retour à Paris le 17 mai.

### 42. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

Zürich, 4 mai [C.P.: 1927].

Affectueux souvenir. Rentre à Paris vers la fin du mois.

André Gide.

C'est sans doute vers la fin de la même année que se situe la lettre suivante, relative à une affaire qui mit Gide en effervescence pendant quelques mois:

« Une découverte avait profondément intéressé Gide : transmise, je crois, par une institutrice de Lesponne (Hautes-Pyrénées), le "journal intime" d'un berger. [...] Gide avait demandé à mon ami Raymond Lefèvre d'éclaircir le fouillis des textes. Lefèvre s'y donna beaucoup de mal, mais, lorsqu'il remit le travail, Gide s'était tourné vers d'autres directions. » (Jean Loisy, « Souvenirs et notes... », art. cité, p. 39).

En tout cas, le 10 février 28, Gide écrivait à Martin du Gard: « Cela vous intéresserait-il d'avoir communication de la dactylographie (1ère partie, 54 pages) du plus épais des cahiers du Berger-poète dont je vous avais parlé? Robert-Louis [sic] Lefèvre vient de me livrer ce premier résultat de son travail. » (Correspondance Gide-Martin du Gard, t. I, p. 330).

## 43. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

Samedi [novembre ou décembre 1927].

Mon cher Jean Loisy,

Que devenez-vous? Voici longtemps que je ne sais plus rien de vous — ni de votre ami Lefèvre, à qui l'on m'a prié de transmettre un message assez urgent que je crois de nature à l'intéresser. Je ne sais où l'atteindre. S'il est à Paris présentement, peut-être pourriez-vous l'avertir aussitôt, lui disant le pressant désir que j'ai de causer avec lui. Il me trouverait presque sûrement à la Villa le matin, car je ne sors guère et me cramponne au travail. Pour plus de sûreté un coup de téléphone Auteuil 04 55 pourrait m'avertir. Je n'ai du reste pas grand-chose à lui dire, mais un travail (peut-être) à lui confier, s'il a du temps disponible.

S'il est en province, peut-être pourriez-vous lui communiquer ce mot, auquel il pourrait directement répondre <sup>17</sup>.

Bien affectueusement

André Gide.

Durant cette période, Jean Loisy s'est marié avec Albine Léger, traductrice et romancière; on peut supposer de 1928 la scène suivante, qui raconte la présentation du jeune couple à Gide:

« André Gide nous rendit visite, pour un déjeuner à trois, presque au sommet de Belleville, rue des Envierges.

» Ce fut la rencontre de trois timides. Ma femme redoutait l'épreuve culinaire. Je craignais la conversation. Pour lui, c'était une expédition dans un quartier populaire, dans un intérieur modeste. À peine entré, il faisait s'effondrer sous lui le tabouret du piano après avoir été ravi d'apprendre que ma femme jouait un peu chaque jour. La conversation fut libérée par l'accident. Nous parlâmes sans gêne. » (Jean Loisy, « Souvenirs et notes... », p. 38.)

Les rencontres se renouvellent ; la petite Dame note, à la date du 20

<sup>17.</sup> À cette lettre était joint par Jean Loisy le billet suivant, portant l'adresse de M. Louis-Raymond Lefèvre, 108 av. Parmentier: « Jeudi matin. / Cher Monsieur, / Je suis très désireux de vous revoir et d'avoir quelques moments d'entretien avec vous. / Vous serait-il possible d'être au bureau de la NRF demain vendredi à 11 h 1/2 — ou de venir sonner à ma porte, Villa Montmorency, samedi matin, vers 10 h. / Si aucun de ces deux rendez-vous ne convient, veuillez vous-même en fixer un autre. / Bien cordialement / André Gide. »

février 29: « Pour ce mercredi 20, Gide a convié Copeau, Paulhan, Mme Pascal, Gil Robin, le couple Loisy, Jean-Richard Bloch, le chinois Tschen-Tschen, le ménage Chamson; sont là aussi Martin du Gard et sa fille et Loup. » (Les Cahiers de la petite Dame, t. I, p. 403). Le 11 octobre, c'est Gide qui note dans son Journal: « Ah! si seulement les fâcheux me laissaient tranquille!... J'ai pourtant plaisir à revoir Jean Loisy avant le dîner; puis le petit Robert Levesque, que décidément j'aime bien. Mais quelle joie, après qu'il m'eut quitté, de reprendre l'étude de la Fugue pour orgue [...] interrompue par l'arrivée inopinée de Loisy. » (Journal 1889-1939, éd. citée, p. 941). C'est au cours de cette visite que Gide chargea Jean Loisy de lui servir d'intermédiaire afin de secourir la famille de Roger Allard, poète et critique d'art, auteur de très nombreux articles dans La NRF de 1919 à 29, qui venait d'être remplacé dans ses fonctions par André Malraux; sa passion du jeu avait sérieusement ébranlé les finances de son ménage.

# 44. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

Paris, le 14 octobre 1929.

Cher ami,

Voici l'adresse de Roger Allard : 15 rue Daubenton (V<sup>e</sup>) ; je l'avais égarée, et c'est pourquoi vous ne la recevez qu'avec un peu de retard.

Je vous ai dit quelques mots l'autre jour, au sujet de sa situation, et des difficultés que l'on pouvait trouver à le secourir. La situation se complique encore : à expiration de bail, Madame Allard et ses trois enfants arrivent à Paris, dans le plus grand embarras ; c'est-à-dire, présentement, encore sans domicile. C'est elle, et, à travers elle, les trois enfants, qu'il importe surtout de secourir. Je crois du reste qu'il nous sera plus facile de trouver un travail pour elle, et pour la fille aînée, que pour Roger Allard lui-même. Pour gagner du temps, et par difficulté de vous donner une adresse de Madame Allard, vous permettrez de l'envoyer à vous sans plus attendre, c'est-à-dire à votre agence. Peut-être aurez-vous la gentillesse d'avertir, dans le cas où vous pourriez la recevoir vous-même, soit pour lui fixer rendez-vous, soit pour donner des instructions à quelqu'un qui la renseignerait de votre part.

Le cas me paraît particulièrement digne d'intérêt, et la petite aide que je peux fournir en attendant, ne durera pas bien longtemps.

Au revoir, cher ami. J'espère vous revoir prochainement un peu mieux que l'autre soir. Croyez à mes sentiments bien affectueux.

André Gide.

## 45. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

Paris, le 20 décembre 1929.

Mon cher Jean Loisy,

Une nouvelle crise de dysenterie (du reste sans gravité, j'espère) me force à garder le lit quelque temps, de sorte que je n'ai pu rechercher moimème la dactylographie de vos poèmes. Les recherches auxquelles se livre ma secrétaire, sur mes indications, sont restées vaines. Je ne désespère pourtant pas, presque certain de n'avoir pas emporté à Cuverville ces feuillets que je suis sûr d'avoir gardés. Ma crainte est qu'ils ne se cachent, inapparents, entre des livres de ma bibliothèque.

Un nouveau mot de moi, aussitôt que je serai en état de les rechercher moi-même — et de les retrouver, je l'espère.

Bien affectueusement vôtre,

André Gide.

## 46. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Bordeaux, le 22 février [19]30.

Maître,

J'ai reçu l'exemplaire de *Robert* <sup>18</sup> que vous avez bien voulu m'adresser. Je vous en remercie.

Je l'ai lu avec d'autant plus de joie que je partageais l'opinion de certains, regrettant de n'entendre la voix de Robert qu'à travers la pensée de sa femme.

Je crois maintenant que votre involontaire et naïf faux dévot prend place au milieu de vos meilleurs personnages.

Je vous prie d'agréer, Maître, avec mes remerciements, l'assurance de mes sentiments d'affection fidèle.

Jean Loisy.

# 47. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Paris, le 8 août 1930.

Maître,

Voici ce que je me proposais de vous demander à Paris : j'écris un roman. Si je n'avais point connu votre œuvre il serait sans doute, comme

<sup>18.</sup> André Gide, Robert, achevé d'imprimer le 27 décembre 1929.

moi-même, asez différent de ce qu'il sera. Aussi sacrifierais-je à une sorte de devoir en même temps que j'éprouverais la joie la plus profonde si vous vouliez bien accepter la dédicace :

« À André Gide, indigne hommage d'admiration et d'affection reconnaissante. »

Cela vous causerait-il quelque ennui ? Si oui je n'insisterais naturellement pas, sinon je sentirais encouragement et plaisir en plaçant votre nom en tête de mon premier essai.

Je vous prie d'agréer, Maître, l'assurance de ma vive et fidèle affection.

Jean Loisy.

## 48. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

Arcachon 13 août [19]30.

Mon cher Jean Loisy,

Votre lettre est exquise et ce nouveau témoignage de votre affection me touche profondément. Je voudrais, de tout mon cœur, que cette dédicace portât bonheur à votre livre — qu'il me tarde bien de connaître.

Au revoir. Mes plus souriants hommages à Madame Jean Loisy, je vous prie. Croyez à mes sentiments bien fidèles.

André Gide.

# 49. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

Cuverville 28 avril [19]31.

Mon cher Jean Loisy,

Je suis bien en retard avec vous; confus en revoyant la date de votre dernière lettre, que je retrouve ici après une assez longue absence <sup>19</sup>. Qu'aurez-vous pu penser de mon silence ?! Vous me faisiez part d'un triste deuil et je voudrais que vous disiez à Madame Jean Loisy ma

<sup>19.</sup> Gide a passé tout le mois de mars dans le midi, une partie d'avril à Paris, et n'est revenu à Cuverville qu'en fin avril. Il répond à une lettre qui ne nous est pas parvenue.

sympathie. Je regrette d'apprendre que vos poèmes n'ont pas été pris par la NRF mais suis heureux de vous savoir en plein travail. J'espère que vous me permettrez bientôt de prendre connaissance de votre roman. Si vous l'envoyez ici, je pourrai le lire tranquillement. Mais hâtez-vous, car je dois quitter prochainement Cuverville — et pour je ne sais encore où. N'attendez pas de moi une critique, un « jugement » — dont je me méfie de plus en plus; mais une attention très affectueusement fidèle. Une pièce de théâtre!! ah! de ceci je suis tout particulièrement curieux.

Excusez encore mes longs silences. (Je ne sais plus rien de Lefèvre, depuis longtemps.) Je deviens ours de plus en plus; mais n'en reste pas moins bien votre ami

André Gide.

## 50. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Paris, le 3 mai 1931.

Maître,

J'ai reçu avec joie votre lettre; avec inquiétude aussi car, tout en connaissant votre bienveillance, je crains votre opinion sinon votre « jugement ».

Je crois que j'ai écrit trop lentement et trop longuement cet essai; j'en suis excédé et me sens incapable de corriger les défauts nombreux que j'y trouve; si je m'y mettais ce serait pour le refaire et sans doute vaut-il mieux attaquer d'autres sujets que consacrer trop de temps à des travaux de début.

Je vous remercie de bien vouloir accorder de l'attention à ce premier roman (dont les suivants seront, je crois, extrêmement différents) comme vous en avez accordé à mes premiers vers. Je vous enverrai d'ici une semaine la première moitié et la seconde huit jours après.

Ma femme a été très touchée des sentiments de sympathie que vous lui avez exprimés; elle a été d'autant plus accablée par ce deuil qu'elle portait à sa mère un amour très profond et que celle-ci est morte jeune en de tristes circonstances.

Elle me prie de vous adresser son meilleur souvenir ; j'y joins mes sentiments fidèles d'affection reconnaissante.

Jean Loisy.

### 51. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

Roquebrune 13 juin [C.P.: 1931].

Mon cher Jean Loisy,

L'on me renvoie de Paris votre lettre, mais non point votre manuscrit, dont je ne pourrai donc prendre connaissance qu'à mon retour. Ce mot pour vous demander patience. Bien affectueusement.

André Gide.

Ce manuscrit va courir un moment après Gide, puis ce sera l'inverse. En juillet, Gide passe trois semaines en Allemagne (Munich et Berlin); fin juin, revenant de Pontigny, il ne passe que deux jours à Paris, d'où il repart précipitamment afin « d'esquiver une obligation » (voir Correspondance Gide-Bussy, t. II, p. 365).

### 52. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

Les Chaumettes, le 2 août 1931.

Maître,

J'ai bien reçu l'exemplaire de *Divers* <sup>20</sup> que vous avez eu la bonté de m'adresser. J'avais déjà pu lire presque tout ce qu'il contient dans *La NRF* où vos écrits les plus brefs font pénétrer une brise de souverain bon sens et de mesure. Je l'ai relu et relu, d'autre part, les notes retrouvées que je vous envoyais tout tremblant il y a vingt ans et auxquelles vous avez avec indulgence réservé bon accueil. Il me semble que malgré leur caractère sommaire et à une époque où l'on avait peu écrit sur vous, ces notes n'erraient pas trop et que je vous aimais non seulement beaucoup mais assez « bien ».

Cette double lecture me rend un projet déjà ancien et que j'ai maintes fois différé au moment de l'entreprendre: écrire un essai sur vos œuvres et votre influence et aussi sur les études qui vous ont été consacrées et dont la meilleure me paraît être, malgré quelques opinions sur des points très importants qui me semblent fausses et un excès de lenteur et de longueur, celle de Charles Du Bos, tant à cause de l'intelligence critique dont elle témoigne que de l'affection vive et sincère qu'elle démontre <sup>21</sup>.

<sup>20.</sup> Divers, achevé d'imprimer le 15 juin 1931.

<sup>21.</sup> Charles Du Bos, Le Dialogue avec André Gide, Paris: Au Sans Pareil, 1929.

Je crois que je ne tarderai plus maintenant à entreprendre cet ouvrage délicat que je réaliserai très lentement. Je veux, du reste, m'imposer une certaine lenteur générale dans le travail après une hâte à laquelle je ne pouvais me soustraire comme si j'avais voulu depuis deux ans rattraper un long temps perdu. Je sens, d'autre part, le besoin de publier ce que j'ai écrit jusqu'ici, vers ou prose, car je pense que les critiques d'un cercle très réduit ne sauraient suffire; celle des inconnus doivent être d'un bien plus grand profit.

J'ai vu mon beau-père qui m'a dit vous avoir rencontré et que vous lui aviez parlé de mon manuscrit dont vous n'avez pu encore entreprendre la lecture : je vous demande instamment de ne le faire qu'au jour où vous disposerez de quelque loisir.

J'espère que vous vous portez bien, ainsi que ceux qui vous sont chers et vous adresse, avec le meilleur souvenir de ma femme, mes sentiments d'affection fidèle.

Jean Loisy.

### 53. ANDRÉ GIDE À IEAN LOISY

Cuverville 13 août [19]31.

Mon cher Jean Loisy

Votre lettre est exquise — comme chacune de vos lettres — et comme vous-même. Ce que vous me dites de *Divers* me touche, et l'intérêt que vous y avez pris. Je ne doute pas que vous ne soyez capable de parler fort bien de ce que vous comprenez avec une si intelligente sympathie; et, si je ne me souviens pas avec précision de ces notes que vous m'aviez donné à lire jadis, du moins je me souviens fort bien de l'excellente impression que j'en avais eue.

Oui, j'avais rencontré Monsieur Léger, par heureux hasard et échangé quelques phrases assez vagues au sujet de votre manuscrit. Je n'avais pas osé lui dire le gros ennui que j'avais eu de ne pas le trouver, ainsi que je l'espérais, rue Vaneau, à mon retour à Paris que j'ai dû quitter précipitamment avant d'avoir pu m'en saisir. Par suite d'ordres mal suivis et d'un zèle maladroit, on l'a envoyé où je n'étais pas ou plus et je suis à peu près certain à présent, toutes informations prises, qu'il a dû échouer soit chez mon beau-frère, soit chez mon oncle Charles Gide, d'où je m'occupe de le faire revenir. Ce qui vous explique mon long silence, c'est que, sûr de le trouver rue Vaneau, je ne m'en suis pas inquiété durant trois semaines que

j'ai passées en Allemagne où il aurait été incommode de le faire suivre. En tout cas il ne peut être perdu... Mais comment vous demander d'excuser cet interminable retard...?

Vous ne me donnez, sur votre lettre, qu'une adresse insuffisante (Les Chaumettes) et je n'ai pas gardé l'enveloppe où le timbre de la poste m'eût renseigné. Mais je pense qu'en adressant rue des Envierges on fera suivre... Je vous serre la main bien affectueusement.

André Gide.

## 54. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

Cuverville, 23 septembre 1931.

Mon cher Jean Loisy,

Je suis bien en retard avec vous. Veuillez m'en excuser.

J'avais bien reçu la dactylographie récemment envoyée par vous ; et, de plus, ai pu rentrer en possession de celle que vous m'aviez envoyée précédemment. J'avais pris le temps de la lire mais avais dû repartir en voyage brusquement. Ce n'est que depuis avant-hier que je suis de retour à Cuverville.

J'ai pris grand intérêt à vous lire, et très soigneusement. Ce livre m'apprenait à vous mieux connaître et j'y trouve des qualités que je ne soupçonnais pas en vous. Certaines hardiesses pourront effaroucher quelques lecteurs, mais sont loin de me déplaire, est-il besoin de vous le dire? Votre sympathie sait animer vos personnages d'une vie réelle, et c'est là le plus important. Il vous sera facile de récrire certaines phrases un peu gauches ou ambiguës, et de supprimer peut-être quelques longueurs car, il faut bien que je vous l'avoue, la longueur de ce livre m'inquiète. Je crains que, par ce temps de crise, elle n'épouvante tout éditeur. Je suis tout prêt à présenter cette dactylographie à La Nouvelle Revue Française, si vous me le demandez, mais sans aucun espoir de la voir accepter, hélas! Nous reparlerons de cela bientôt, si vous le voulez bien. Je rentre à Paris dans les premiers jours du mois et serais heureux de vous revoir. Par téléphone (Littré 57-19) nous pourrions fixer un rendez-vous.

À bientôt donc, j'espère.

Croyez-moi bien affectueusement et attentivement votre
André Gide.

### 55. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Paris, le 19 février 1932.

Maître,

Je ne veux pas tarder davantage pour vous exprimer l'émotion que m'a causée la représentation d'Œdipe <sup>22</sup>. Si j'en avais apprécié le style à la lecture, je n'y avais pas découvert entièrement l'équilibre de la composition et la plénitude de la pensée. Il me semble, d'autre part, que vous n'êtes pas trahi une seconde par la mise en scène et l'interprétation. Il est seulement dommage que les Pitoëff aient cru devoir compléter la soirée par la pièce de Maeterlinck: quelle incomparable fête, si, au lieu de cela, ils avaient donné Amal où Madame Pitoeff serait si émouvante!

Après cette représentation, j'ose à peine reprendre mon essai dramatique; je vous l'enverrai, cependant, car je suis sûr que vous m'aiderez à le rendre moins indigne.

Je joins aux miennes les félicitations très émues de ma femme et vous prie d'agréer, Maître, mes sentiments très affectueux.

Jean Loisy.

De plus en plus requis par les problèmes sociaux et politiques, Gide fait de son Journal le témoin de son évolution; dans La NRF du 1<sup>er</sup> octobre 1932, on peut en lire certaines pages récentes, dont celle-ci, qui donne le ton de l'ensemble: « Le temps reviendra-t-il, où [ma pensée] s'échappait aussitôt de ma cervelle, joyeusement, pour se poser ailée sur le papier? Parfois et trop souvent, je prend mon parti de ne plus écrire. [...] Je ne veux point me répéter et crains les œuvres de décadence où se mesure le lent affaissement de la vigueur. [...] Mais il est une autre raison de mon silence: le trop vif intérêt que je prends aux événements qui se préparent, et en particulier à la situation de la Russie, me détourne l'esprit des occupations littéraires. » (Journal 1889-1939, p. 1100).

<sup>22.</sup> La première d'Œdipe eut lieu le 18 février 1932, jouée par la compagnie Pitoëff. Pour accompagner cette pièce, Gide avait renoncé à donner Amal, pièce de Tagore qu'il avait traduite; il avait alors écrit Le Treizième Arbre, que ses amis le dissuadèrent de présenter. C'est donc finalement Le Miracle de saint Antoine, farce de Maeterlinck, que Pitoëff décida de monter.

## 56. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Paris, le 8 décembre 1932.

Maître,

Voilà plusieurs semaines déjà que je remets de vous écrire. Lorsqu'ont paru, dans le numéro d'octobre de *La NRF*, les derniers extraits de votre journal, j'aurais voulu prendre la plume aussitôt; puis j'ai craint de m'être trompé et attendu une seconde lecture pour le faire.

Cette seconde lecture me confirme ; j'y retrouve bien cette espèce d'abandon de votre passé, de renoncement à votre œuvre qui se fait jour de place en place ou que recouvre souvent à peine l'espérance de l'édification lointaine d'une société meilleure.

De cette tentation il faut parler longuement ou point du tout et, peutêtre mal qualifié pour le faire, je ne vous infligerai pas la seconde alternative; mais ce que je veux vous dire, c'est la peine que j'ai éprouvée (et bien d'autres ont dû la sentir comme moi) en pensant qu'il peut vous arriver parfois de considérer votre œuvre comme manquée ou vaine ou insuffisamment armée pour l'avenir.

Non, maître ! Quelle que soit la forme de la société prochaine en France et dans le monde, je suis assuré, au contraire, que le charme et l'importance de vos ouvrages ne cesseront de grandir ensemble ; et si l'esprit public s'en détourne à certaine époque, c'est lui qui aura tort, mais vous aurez avec d'autres générations votre revanche ; quel que soit le style dominant de l'art futur, soyez assuré qu'il ne pourra être tellement différent du vôtre qu'il le décolore ; ou alors il s'agirait d'un art bien plat et insipide.

Permettez à quelqu'un qui, depuis près de quinze ans déjà, vous suit et vous aime, de vous assurer que « tout ce que vous aviez à dire n'est pas dit », que vous avez écrit pour les meilleurs d'aujourd'hui et de demain et que votre œuvre, en même temps qu'elle leur réserve les plus hauts plaisirs, ne saurait les détourner des devoirs d'humanité qu'hélas ils ne rempliront pas, sans doute, dans les mêmes rangs, mais du moins, avec la même ardeur pure.

Croyez, maître, à mes sentiments d'affection fidèle.

Jean Loisy.

## 57. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

1bis, rue Vaneau 9 décembre [19]32.

Mon cher Jean Loisy,

Je rentre d'un voyage d'Allemagne <sup>23</sup> et trouve ici une grande accumulation de besogne en retard qui ne me laisse pas le loisir de vous écrire aussi bien que je le voudrais. Mais je ne veux point vous laisser ignorer combien me touche votre affectueuse lettre. Oui, j'aurais plaisir à causer avec vous des questions que vous y soulevez. (J'écrivais de même à votre ami Lefèvre, qui m'avait pareillement écrit). Je me débats dans les barbelés de menus embêtements; n'en échappe qu'en prenant le train pour n'importe où; depuis des mois je n'ai plus *rien* pu écrire...

Mais du moins ne prenez pas pour de l'indifférence, je vous en prie, mes silences et mes absences. Je reste bien fidèlement et affectueusement votre

André Gide.

Il m'est revenu que vous vous êtes montré d'une prévenance et d'un zèle exquis pour certains de mes « protégés ».

## 58. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Paris, le 15 décembre 1932.

Maître,

J'apprends avec peine par votre lettre que mille ennuis vous empêchent d'écrire, avec joie que, du moins, vous n'y avez pas renoncé.

Je ne suis pas surpris que Lefèvre vous ait écrit comme moi, car nous parlions souvent de vous et avons déploré ensemble ces passages de votre journal qui exprimaient le plus de découragement.

Je suis, d'ailleurs, presque certain que vous avez reçu bien d'autres lettres de même inspiration, car ceux qui vous aiment ne sauraient lire sans tristesse que vous vous détournez de votre art.

Je serais bien heureux de vous revoir et me rendrai à votre appel avec bonheur si vous avez un jour quelque loisir.

Sans doute, d'ailleurs, vous dirai-je mal ce que je sens bien : que votre retour à une subtile inquiétude et à une dramatique impartialité et, sinon au mysticisme, du moins à un désir acharné et douloureux de croire en quelque perfection future, ne surprennent point vos amis, mais qu'ils ne sauraient supporter sans peine l'application à vos ouvrages de vos doutes et de votre découragement.

<sup>23.</sup> Gide vient de faire son troisième voyage à Berlin de l'année, du 23 novembre au 8 décembre.

En attendant, veuillez croire, maître, à ma profonde et fidèle affection. Jean Loisy.

P. S. Ce que vous m'écrivez de mon « zèle » pour certains de vos protégés me touche. Je regrette seulement de ne pouvoir mieux faire et, particulièrement, pour André Franck qui me semble très capable et que je trouve très sympathique.

## 59. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Paris, 26 mars 1933.

Maître.

J'ai reçu les entrées pour les représentations de L'Enfant Prodigue <sup>24</sup>, que vous avez bien voulu me faire parvenir, quelques jours après avoir appris votre projet de voyage en Russie <sup>25</sup>.

Aussi ai-je entendu cette œuvre, pour laquelle j'ai toujours éprouvé de la prédilection, avec une émotion particulièrement vive : je ne pouvais m'empêcher de la croire toute récente et appliquée à vos plus récentes pensées, à celles que vous mettez maintenant au dessus de toutes les autres.

C'est sous l'empire de ce rapprochement que j'ai rédigé quelques pages que je vous adresse aujourd'hui et qui traitent trop sommairement de questions auxquelles je pense souvent lorsque je pense à vous. Je me suis efforcé de les écrire d'une façon aussi sèche que possible comme s'il s'agissait d'un écrivain contemporain auquel je ne serais point attaché d'une façon particulière. Ce que je n'ai point écrit, mais que je réserve pour cette lettre, c'est l'affection attentive avec laquelle je suis votre itinéraire, l'impatience avec laquelle j'attends votre retour, et, quel que puisse être, dans l'avenir, mon éloignement ou mon rapprochement de vos idées, l'amitié profonde que je vous garde.

Jean Loisy.

<sup>24.</sup> Représenté à Paris à partir du 23 février 1933 par le Théâtre du Rideau, dirigé par Marcel Herrand.

<sup>25.</sup> Ce voyage n'eut lieu qu'en juin 1936. Mais depuis juin 1932, Gide avait été sollicité par l'éditeur d'art Lucien Vogel pour participer à un tel voyage, en compagnie d'André Siegried et d'André Maurois, au printemps 1933. Il en est encore question en décembre 1932, mais l'assemblée des Écrivains révolutionnaires du 21 mars 1933 semble avoir éloigné cette perspective. (V. Les Cahiers de la Petite Dame, t. II, pp. 271 et 293.)

# 60. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

De Paris, le 12 avril 1933.

Maître.

Je vous adresse les notes auxquelles vous aviez bien voulu prendre de l'intérêt, et j'espère que rien ne vous choquera plus dans leur rédaction nouvelle.

Je les ai sensiblement modifiées ; je ne finirais pas, d'ailleurs, de les modifier, et il me semble qu'il en doit être ainsi de toute critique, alors qu'il s'agit de manier la pensée d'un autre en la brutalisant, si doucement qu'on s'y prenne.

Il m'a été d'autant plus difficile de m'exprimer que je me suis imposé d'étroites limites en un inépuisable sujet.

D'ailleurs je partirai probablement de ces notes-là, jointes à d'autres et développées, pour un ouvrage auquel je pense depuis longtemps et qui me permettra de préciser mes idées sur certains problèmes politiques.

Peut-être conclurai-je d'une façon bien différente de la vôtre car, si je ne suis pas assuré de la fixité de l'homme, je crois moins encore à la promptitude de son amélioration définitive dans laquelle le communisme ne me paraît devoir produire enfin que tyrannie et bassesse; mais je suis fort heureux d'avoir l'assurance que, quel que puisse devenir mon éloignement de vos propres idées, vous restez sous le climat d'où je m'efforcerai moi-même de ne pas déchoir et où l'affection ne saurait être atteinte.

Si c'est l'une des tristesses du monde que l'éloignement des pensées de ceux qui s'aiment, c'est, en revanche, l'une de ses consolations qu'en dépit de ce trouble, l'amitié ne perde rien et découvre, au contraire, dans une opposition de bonne foi où le meilleur des interlocuteurs apparaît, des raisons nouvelles de s'accroître.

Si j'étais assuré de ne pas trop vous ennuyer, je vous adresserais un petit conte satirique écrit l'année dernière en suivant votre conseil de produire un ouvrage court avant de reprendre le roman (dont j'ai maintenant achevé la seconde version). Ce conte, sans aller au fond des questions politiques ou sociales, ne vise qu'à railler certains excès et ridicules qui ont toujours existé, sans doute, mais que le perfectionnement de la technique et la vulgarisation de la politique rendent plus sensibles de nos jours <sup>26</sup>.

Votre opinion me serait extrêmement précieuse mais, ne voulant surtout pas vous importuner, je ne vous enverrai la dactylographie que si

<sup>26.</sup> Il s'agit très probablement d'*Un Français dans la lune*, premier texte en prose de Jean Loisy à avoir été publié, en 1935, aux « Œuvres Françaises ».

vous m'assurez disposer d'un peu de loisir. Veuillez croire, Maître, à mes sentiments d'affection fidèle. Jean Loisy.

### 61. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

Vittel, 21 juin [C.P.: 1933].

Retenu ici par une cure; mais, dès mon retour à Paris, vous ferai parvenir la dactylo du conte.

Bien affectueusement.

André Gide.

## 62. JEAN LOISY À ANDRÉ GIDE

Paris, le 17 juillet 1934.

Maître,

Je viens d'être vivement touché par la lettre que vous m'adressez de Carlsbad <sup>27</sup>.

Si je déplore de ne pouvoir être du même côté que vous, dans l'ordre politique, j'ai, du moins, la joie de continuer à vous comprendre et à être compris de vous. N'est-ce pas l'essentiel?

Je regrette par contre l'insatisfaction que vous procure l'article de Jean de Fabrègues et, surtout, parce qu'il vous paraît celui de quelqu'un qui a « de quoi manger ».

Jean de Fabrègues <sup>28</sup>, que j'ai connu en lui présentant la courte étude qui vous concerne et qui l'a accueillie d'autant plus volontiers qu'elle s'inspire d'une sympathie fidèle, consacre une ardeur très pure à défendre les idées d'humanité et de justice sociale que La Tour du Pin <sup>29</sup> répandit dans une minorité catholique, la plus valeureuse.

Vous avez écrit que le Christianisme aurait dû prévenir tout commu-

<sup>27.</sup> Cette lettre nous manque. Parti le 9 juillet de Paris en compagnie de la Petite Dame, Gide se rend d'abord à Lausanne, puis à Karlsbad où il séjourne jusqu'au début d'août, puis passant par Ascona et Cabris avant de regagner Paris au début de septembre.

<sup>28.</sup> Jean de Fabrègues (1906-1983) était le directeur de l'hebdomadaire maurassien *Demain*.

<sup>29.</sup> La Tour du Pin (1834-1924) fut l'un des principaux représentants du catholicisme social en France.

nisme en faisant d'abord ce que le communisme veut faire : Jean de Fabrègues est de ceux qui s'y emploient, préparant, me semble-t-il, une révolution moins sanglante, plus nuancée, aussi profonde que la communiste.

Je serai très heureux si, de retour à Paris, vous voulez bien me faire signe et, en attendant, vous prie de croire, maître, à ma fidèle affection.

Jean Loisv.

### 63. ANDRÉ GIDE À JEAN LOISY

[Lettre non datée, sur papier à en-tête de la NRF.]

Mardi.

Mon cher Loisy,

Contre-temps brusque : l'assemblée de la NRF qui devait avoir lieu ce matin est remise de 24 heures. Donc ne venez que jeudi matin.

A. Gide.

# Bibliographie sommaire de Jean Loisy

#### PROSE

Les Œuvres Françaises:

Un Français dans la lune (conte satirique).

Robert Laffont:

Les Enfants des Vainqueurs (roman).

Points et Contrepoints:

Vincent Muselli (étude et anthologie). — L'Homme et la guerre. — Un Être (préface d'Henri Clouard).

Beauchesne:

De la Mort à l'Espérance (préface de Gabriel Marcel).

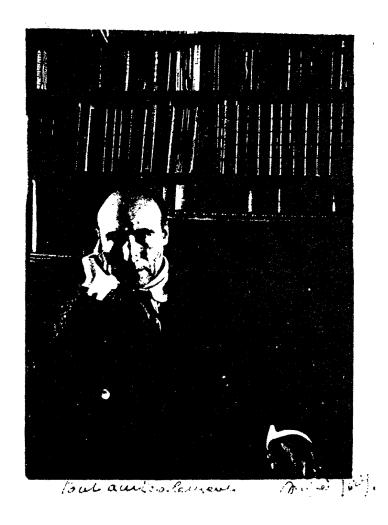
#### POÉSTE

Cahiers d'Art et d'amitié:

Suite basque. — Suite nivernaise. — Odes, stances, chansons.

Le Pont Mirabeau:

Hymnes.



Cette photographie, dédicacée « Tout amicalement, André Gide », accompagnait sa lettre du 9 février 1923 à Jean Loisy.

#### Points et Contrepoints:

Nocturnes (préface de Thierry Maulnier). — Poésie brève. — Feux et Lumières. — Aux Frontières de ce Monde. — Poésie (anthologie). — Terre étoilée. — Le Double Seuil. — D'Ombre et d'Or. — Couleurs... Nuit... Lumière.

#### Éditions Arcam:

Traversée de la Nuit. — Théâtre et Poésie.

#### THÉÂTRE

#### Robert Laffont:

La Guerre et les Amants. — Marie Stuart. — Le Mystère de Jeanne et de Péguy.

#### Points et Contrepoints :

Théâtre I. — Le Sacrifice. Croisades. Le Roi de l'Ombre. Les Enfants révoltés. La Nuit de la Saint-Jean. Les Sauveurs. Le Guerrier.

Théâtre II. — Les Pionniers. Les Fils de Prométhée. Le Souper du « Soleil d'Or ». Jugements. Tout arrive à la fois. L'Esprit mène le monde. Les Grandes Amitiés. Marie Stuart.

Théâtre III. — Jean Quichot. Immortelle Patricia. Deux ans dans le monde. L'Autotem. Des Dieux et des Hommes. Technosexyfric.

#### Éditions Arcam:

Marc-Aurèle et le sang. — Missions ou La Dernière Chance.

Jean Loisy était chevalier des Arts et Lettres et de l'Ordre national du Mérite; il avait reçu la médaille de vermeil de la Ville de Paris; l'Académie française lui a décerné son Prix de la Critique puis, en 1982, son grand Prix de Poésie. Il fut rédacteur en chef de la revue *Points et Contrepoints* de 1953 à 1979.